

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

Lisez : Une épluchette de Blé d'Inde,
PAR PAMPHILE LEMAY

LE MONDE ILLUSTRÉ

17e ANNÉE.—No 853

MONTRÉAL, 8 SEPTEMBRE 1900

5c LE No



Photo J.-A. Dumas, 112 rue Vitré

L'ÉTÉ

MONTRÉAL, 8 SEPTEMBRE 1900

PUBLIE PAR LA
Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"
42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

NOTES DE LA DIRECTION

A la demande d'un grand nombre d'amateurs la date de la clôture du concours de photographies est fixée au 30 septembre courant.

Les prix de notre concours de photographies sont jolis et nombreux. Tous les amateurs devraient concourir.

CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES
D'AMATEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ ouvre son premier concours de photographies d'amateurs et il espère en faire un succès. Il a essayé de le rendre intéressant pour les lecteurs et les concurrents : d'un côté, par le choix du sujet, de l'autre par la valeur et la variété des prix. Maintenant, que les amateurs se mettent à l'œuvre, qu'ils en parlent à leurs amis et les invitent à concourir.

Ce concours est commencé du 15 juillet courant et se terminera le 30 septembre.

Le sujet devra être un paysage canadien. La présence de personnages ou êtres animés dans le tableau serait désirée. Le choix du site, la disposition des personnages ou êtres animés, le fini de la photographie etc, tout en un mot sera considéré.

LISTE DES PRIX :

1er prix.—Un appareil photographique "No 7, Gem Glenco" 4 x 5 à extension et poire, manufacturé par "The Canadian Camera and Optical Co." avec boîte pour le voyage, châssis, et un guide de l'amateur photographe. Cet appareil est de premier ordre.

2ème prix.—Un appareil photographique, "Flexo," 3½ x 3½, manufacturé par la "Eastman Kodak Co." Cet appareil nouveau est des plus perfectionnés et peut servir pour les poses longues et les instantanés.

3ème prix.—Un an d'abonnement ; 4ème prix, huit mois d'abonnement ; 5ème prix, six mois d'abonnement ; 6ème prix, quatre mois d'abonnement ; 6 autres prix : trois mois d'abonnement chacun.

Les récompenses seront accordées par trois juges qui ne prendront pas part au concours.

CONDITIONS :

Les concurrents doivent soumettre deux photographies collées sur carton, sur le dos desquelles ils inscriront leur nom, leur adresse et le titre du sujet. Les photographies primées paraîtront dans le MONDE ILLUSTRÉ. On peut concourir autant de fois que l'on veut.

Voir nos nouvelles primes, à la suite du feuillet : Almanach Hachette, Napoléon, Où, allons-nous ? Parisiens, etc.

ENTRE - NOUS

Je me souviens—il y a de cela longtemps puisque je n'avais guère plus de onze ans—qu'un matin, tous les élèves du collège où je me suis tant ennuyé, se dirigèrent, bien sanglés dans leurs tuniques et le képi crânement posé un peu de côté, vers la grande route de Paris, et, bien que ce fût pas jour de promenade, nos pions nous firent marcher une heure durant.

Le principal et tous les professeurs nous accompagnaient même—chose qui ne s'était jamais vue—dans cette excursion historique.

Ce jour-là, nous allions au devant du régiment du génie, qui était parti depuis l'après-midi et qui revenait de Crimée, après la prise de Sébastopol.

Après avoir marché, tout à coup, de loin, du haut d'une colline, nous aperçûmes les éclairs des bayonnettes et, dans le nuage de poussière qu'elle soulevait sur la route ensoleillée, la masse sombre qui s'avancait... et un grand cri sortit de nos jeunes poitrines : "Vive la France !"

Ces hommes, qui revenaient ainsi après avoir bravé tant de dangers, étaient des êtres extraordinaires pour nous, et tous nous approuvâmes notre principal quand, serrant la main du colonel, il dit à haute voix :

—Vous êtes des héros !

—Merci de vos bonnes paroles, Monsieur le Principal, répondit gravement le colonel, mais les héros du régiment sont presque tous morts, notre effectif a été renouvelé deux fois pendant la campagne.

Et c'était vrai ; de tous les officiers qui étaient partis, bien peu étaient vivants, et parmi les hommes bien peu étaient vivants.

Le régiment portait encore le même numéro, mais ce n'était plus le même régiment.

C'était bien vrai ce que venait de dire le colonel, la plupart des héros étaient morts.

*** Plus tard, en 1859, j'ai vu revenir les vainqueurs de Magenta, de Solferino, etc., etc., et ce jour-là encore, les acclamations de tout un peuple les accueillirent, mais j'avais toujours dans l'esprit les mots du colonel du génie, prononcés quatre ans auparavant, et, si je criais moins fort, c'est que je pensais plus aux héros dont les restes reposaient dans les plaines d'Italie.

Plus tard encore, quand nous sommes revenus les uns d'Allemagne, les autres de Suisse, et quand tout ce qui restait de l'armée de l'Empire et des armées improvisées de la Défense nationale, rentra dans ses foyers ou reprit le chemin des casernes, aucune acclamation ne se fit entendre, mais seulement un cri de rage contre le misérable empereur qui avait précipité la France dans de si grands désastres.

Et pourtant, jamais tant de héros n'avaient succombé dans une lutte gigantesque et désespérée comme celle qui venait de finir.

Mais la France avait tant souffert !

*** Ces réflexions, ces souvenirs me sont revenus en voyant, l'autre jour, la foule éclater en hurrahs à l'arrivée des malades et des blessés retour du Transvaal et j'ai pensé à ceux qui jamais ne reviendront, bien plus qu'à ces grands gaillards qui revenaient gras et joufflus, très peu ou pas du tout avariés, dont un bon nombre n'ont jamais vu le feu et que j'entendais qualifier sérieusement de héros.

Héros, héros, c'est un mot dont on abuse un peu trop par le temps qui court, et qu'on ne devrait employer qu'à bon escient.

Que ces jeunes gens aient fait leur devoir ou aient essayé de le faire, très bien, mais des héros !

J'ai été soldat aussi pendant plusieurs années, en Afrique et ailleurs, mais jamais il ne m'est venu à l'idée d'avoir la prétention de passer pour un héros, oh, non ! loin de là.

Il est vrai que je n'étais pas habillé en KaKi.

*** Les chaleurs excessives que nous avons subies pendant quelques jours ont produit leur effet sur le cerveau des journalistes.

On en a constaté les déplorables résultats dans plusieurs journaux politiques où les hommes en vue des deux partis sont traités ou plutôt maltraités de la pire manière. Le vocabulaire des épithètes grossières a été mis plus à contribution que de coutume et c'est à croire qu'il reste bien peu d'honnêtes gens dans le pays.

Mais comme le phénomène se reproduit tous les quatre ou cinq ans, il n'y a pas lieu de nous étonner outre mesure.

Ce n'est pas cependant au monde plumeux politique que le mal s'est limité, il a atteint aussi le reportage.

J'ai vu, non pas lu, dans un grand journal de Montréal, il y a de cela une dizaine de jours, sept colonnes, sept immenses colonnes contenant les détails d'un crime qui venait d'être commis à Montebello, où un misérable avait tué sa femme et un homme.

Pourquoi sept colonnes, mon Dieu ! pour quoi tant de mots pour dire que Lacroix a occis deux personnes parce qu'il était jaloux.

Est-ce pour faire plaisir aux lecteurs ?

Est-ce pour leur faire de la peine ?

Est-ce enfin pour les intéresser ?

Non, c'est tout simplement pour remplir le journal, car on ne fera jamais croire à personne que si on avait sous la main quelque chose de plus convenable à publier, on ne s'en servirait pas.

Par contre, on n'accorde que dix lignes à un brave homme qui a risqué sa peau en sauvant la vie de son semblable.

Et ce système a pour résultat de laisser dans l'esprit de l'abonné des idées malsaines, malpropres, vaines, basses et quand le sommeil vient fermer les yeux, après cette lecture, le cauchemar s'empare de lui, le conduit sur le lieu du crime si bien décrit et lui fait passer une très mauvaise nuit.

Entre nous, est-ce vous croyez qu'il ne vaut pas mieux s'endormir avec des pensées nobles, bonnes et pures ? Ne préférez-vous pas lire aussi le récit d'une bonne action à celui d'un crime ? L'histoire de Jeanne d'Arc n'est-elle pas plus réconfortante à la lecture que celle de la fille Poisson, duchesse de Pompadour ?

*** Le monde musical a été heureux d'apprendre que l'on venait de découvrir en Belgique un enfant doué d'aptitudes spéciales pour l'art d'Euterpe.

L'année dernière, on avait annoncé qu'un "jeune homme" âgé de trois ans, avait joué de quelque chose, d'un instrument quelconque, devant la reine d'Espagne, d'une manière étonnante, mais que, pris d'une émotion soudaine, intimidé probablement par la présence de la Souveraine, il s'était... oublié... dans son petit pantalon... à la fin du morceau.

L'histoire, qui fut colportée un peu partout, ajoutait que la reine, se souvenant qu'elle était mère de famille, avait prodigué ses soins au jeune prodige, etc.

L'Espagne détenait donc le record du sport musical depuis un an, quand la Belgique, se piquant au jeu à réussir à le battre avec un garçon de deux ans à peine.

Ce futur électeur est, paraît-il, un phénomène, un génie, un être à part qui comprend tous les sons, les accords et n'a jamais dit, depuis sa naissance, un seul mot de mal de ses confrères.

C'est vraiment un musicien phénoménal.

Quoi qu'il en soit de cette nouvelle, je vous la donne telle quelle.

*** Hier, en regardant mon beau-frère, le juge Dugas, faire ses préparatifs pour retourner à Dawson City, et les nombreuses provisions de bouche et autres qu'il allait emporter, en prévision de l'hiver, je songeais aux mets concentrés qu'un savant français vient de préparer, mais qui n'ont pas encore fait leur apparition sur le marché.

D'après les on-dit, un repas servi ne se compose que de la réunion de quelques pilules et tablettes. Un œuf concentré n'a plus que la dimension d'une pastille quelconque, et ainsi de suite. Le lard se comprime

SCÈNES DE MEURS CANADIENNES

UNE ÉPLUCHETTE DE BLÉ D'INDE

Nos lecteurs se rappellent sans doute que dans notre numéro d'été, nous avons publié une superbe composition de Raoul Barré, intitulé "Une épluchette de blé d'Inde." La page suivante que nous extrayons des œuvres de P. Lemay ne saurait manquer d'intéresser ceux qui déplorent la disparition de nos belles scènes de mœurs d'autrefois.

C'est la coutume de faire des corvées pour peler le blé d'Inde, comme pour broyer le lin et fouler l'étoffe. Ces corvées sont toutes agréables et joyeuses, mais la plus joyeuse et la plus agréable, c'est l'épluchette. Et d'abord on y va dans ses beaux habits, car la besogne est propre ; on y va avec plaisir, car le travail n'est pas rude et se fait à la soirée ; on y va souvent avec bonheur, en songeant d'avance aux douces faveurs attachées au blé d'Inde rouge ou *blé d'Inde d'amour*. Et qui n'a pas l'espoir de déterrer, sous ces feuilles crépitantes, dans ces aigrettes de soie moelleuses, le précieux épi aux grains de pourpre ? Et puis il y a pour ceux qui sont un peu gloutons, la perspective de mordre à belles dents dans le blé d'Inde qui rôtit à la braise, ou bout dans les profondeurs de la chaudière. Et que d'autres perspectives encore !...

Assis en cercle autour de l'amas de blé d'Inde, les jeunes gens commencent leur tâche. Sous les doigts vigoureux des garçons et sous les doigts mignons des filles, les épis se dépouillent de leur multiple enveloppe, et les grains couleur d'ambre apparaissent, au milieu d'un froissement de feuilles presque assourdissant. Les épis s'amoncellent d'un côté, les feuilles, de l'autre. On laisse cependant aux épis que l'on veut garder en tresse trois ou quatre feuilles, que l'on nouera avec habileté aux feuilles des autres épis. Les aigrettes, fines et douces comme des glands de soie, tombent sur le plancher ou s'accrochent comme des guirlandes, aux habits des travailleurs. C'est une lutte entre tous, lutte agréable et sans aigreur, que l'envie ou la jalousie ne troublent ni n'excitent.

—Un *blé d'Inde* rouge ! crie tout à coup l'un des *éplucheurs*, et vif, il se lève tenant comme un trophée l'heureuse trouvaille.

—Prête-le moi donc, dit son voisin.

—Nenni ! mon bel ami, je m'en sers pour moi-même... tu vois ! Il avait embrassé sa voisine, une belle grosse brune. Ce que j'ai représenté par des points. La grosse brune s'essuya la joue en disant d'un ton provocateur.

—Reviens-y !

—Bientôt ! répond le galant. Et il glisse adroitement l'épi dans la poche de son habit. C'était de la prévoyance, car, après tout, il pouvait bien n'y avoir pas d'autre épi rouge, et il y avait encore des bouches avides de donner un baiser. Il est vrai que l'épi n'est pas de rigueur ; mais il est un bon prétexte.

Cependant on allume le feu, et l'on fait bouillir, dans un chaudron bien propre, les épis que l'on mangera au réveil, avec le sel et le beurre. Quelques-uns des convives ne veulent pas attendre et préfèrent le blé d'Inde rôti. On ne discute pas les goûts, et les hommes sont libres de manger des *blé d'Inde* de toutes sortes...

Les *épluchettes* de blé d'Inde se terminent toujours comme le foulage d'étoffe et le *brayage*, par les jeux et les danses. Mais les jeux sont honnêtes et les danses, décentes. L'on joue à "Madame demande sa toilette," à "La mer agitée" aux homonymes quelquefois, lorsque les vieillards sont un peu éduqués ; on "loge les gens du roi," ou plutôt, on cherche à les loger, car personne ne se soucie de se déranger pour si peu ; on joue à Colin maillard — au bout d'un bâton — et à la paroisse — un jeu fort amusant, et bien simple celui-ci : l'on vend le corbillon — toujours en "on," ou l'on passe le gant, en rimant ; l'on fait circuler un petit bâton allumé en disant : petit bonhomme vit encore. Il paraît que le petit bonhomme vit tant qu'il a du feu, ou qu'il a du feu tant qu'il vit. Malheur au joueur entre les mains duquel le petit bonhomme expire ! il donne un gage. Les gages, voilà la grande affaire. Et, comme le curé qui veut accomplir son devoir a besoin d'écouter tout ce qui se dit, de voir tout ce qui se

passé !... Heureusement qu'il se trouve alors aussi des commères empressées de lui rapporter les faits et gestes qu'il n'a pu apercevoir. — Le curé, c'est lui qui recueille les gages, car ces gages sont la preuve tangible des péchés que les joueurs ont commis... contre les lois du jeu. A chaque gage est attachée une peine... peine bien douce souvent, et qui tourne à l'avantage du pénitent. Voilà pourquoi sans doute il y a tant de pécheurs. Lorsque tous les gages sont retirés, que celui-ci a cueilli des cerises — celui-là, mesuré du ruban — cet autre, fait trois pas d'amour, et cet autre encore, le pont de Paris, on change de jeu, jusqu'à ce qu'enfin le violoneux se décide à passer l'arcanson sur le crin de son archet pour le rendre mordant, à tourner les clefs de son violon, pour mettre d'accord la chanterelle éveillée et la grosse corde grondeuse. Alors, aux premiers résonnements des cordes harmonieuses que touche de son doigt l'artiste improvisé qui veut s'assurer de la fidélité de l'instrument, les pieds froissent le plancher avec impatience, un murmure joyeux court dans la salle ; les uns se lèvent, comme mus par un ressort, et font, en cadence, les pas les plus difficiles ; les autres, sans bouger de place, battent d'avance la mesure avec le talon sonore de leurs bottes françaises. Rien de gai, rien d'entraînant comme la danse, mais la danse mesurée, rapide, animée de la gigue et du *réel*. Et puis c'est un excellent exercice hygiénique. En ce temps-là, à la campagne, on ne connaissait ni le lancier, ni le quadrille, ni le calédonia. Aussi, l'on ne voyait dans la place que ceux qui savaient danser ; et les autres — les jeunes — avaient du plaisir à voir ces mouvements capricieux, multiples, élégants des pieds, qui étaient inspirés par le rythme de la musique. Et tout cela paraissait facile tant c'était naturel ; il semblait que tout dépendait de la musique, et que le joueur de violon n'avait qu'à promener ainsi l'archet sur les cordes pour faire danser tout l'univers.

PAMPHILE LEMAY.

LÉGENDE CHINOISE

Un jour, le Créateur eut l'excellente idée de descendre sur la terre pour écouter et exaucer les prières des peuples : arrivé en Chine, il s'informa avec bonté du souhait des habitants et, d'une voix unanime, les Chinois répondent : "Donnez-nous, Seigneur, une plante utile, un arbre à tout faire."

Aussitôt, le Créateur frappe le sol du talon, et de la terre jaillit un roseau, le bambou. Puis il reprend sa course à travers le monde, tout en se retournant deux ou trois fois comme une personne qui attendrait des remerciements ; mais les Chinois, prenant ce roseau pour une mystification, gardent un silence glacial.

Cependant, le roseau chétif se met à grandir et, peu à peu, atteint une taille féérique de cinquante pieds. L'humble graminée se fait géant et les Chinois, émerveillés de ses services innombrables, écrivent sur son écorce sacrée les mots de "plante nationale et divine."

Vraie plante à tout faire, en effet, le bambou se plie à tous les rôles. C'est le toit qui abrite et la charue qui laboure, le chapeau léger qui brave le soleil et le bâton qui soutient la vieillesse, le paravent aux dessins fantastiques, la natte où l'on repose, l'armoire de la maison, le berceau de l'enfant, je ne sais combien d'objets utiles ou charmants, instruments de cuisine et de musique, coffrets mignons, potiches originales, pipes curieuses, éventails légers, cruches bizarres, idoles étranges, statuettes et parasols, palanquins gracieux, sièges coquets et petits dieux d'étagère, bourgeois tendres et exquis, artistement assaisonnés, régal renommé des mandarins.

Ajoutons, s'il vous plaît, que le bambou est une des plantes les plus anciennes du globe préhistorique. Cet ancêtre a vu défiler dans son mystérieux voisinage toute une procession de monstres antédiluviens, à jamais disparus dans la nuit des âges.

FULBERT-DUMONTEIL.

en petits cubes. Le potage se transforme en paquets microscopiques. La substance d'une tasse de chocolat ne dépasse pas le volume d'une tête d'épingle. La chair entière d'un bœuf pesant sept cents livres, ne pèse plus qu'une quinzaine de livres. Le jus de citron, enveloppé de chocolat, le tout de la dimension d'une petite carte de visite, désaltère un homme pendant une journée entière. Une pharmacie complète de remèdes concentrés se porte en breloque de montre. Les provisions d'un explorateur pour une année ne forment qu'un petit ballot, qui ne remplirait pas une valise. Bientôt un verre de whisky ou soda ne sera qu'une pilule. On sucera son déjeuner en marchant. On avalera son dîner comme on fait d'un cachet d'antipyrine, etc., etc.

Et je dis au juge le sujet de mes réflexions.

—Oh, oui, répondit-il, les mets concentrés, les conserves de tous genres, nous n'en avons que trop au Yukon et nous n'en usons qu'en cas de grande nécessité. Du reste, sans entrer dans le mérite de la question, qui entrainerait celle de la transformation de notre constitution, je dois vous dire que nous nous efforçons de vivre là-bas comme nous le faisons ici. Les moyens de communication deviennent de jour en jour plus faciles, nous avons toujours de la viande fraîche, du pain et des pommes de terre. Les légumes frais sont souvent défaut, c'est vrai, mais enfin nous avons le nécessaire et les gourmets oublient vite leurs goûts raffinés. Ne me parlez pas du lard en petits cubes, ni d'un déjeuner que l'on suce en marchant.

—Cependant, juge, en cas de grand besoin. Dans les excursions par exemple.

—Oh ! c'est autre chose. En pareille occurrence il est bon de prendre ses précautions, mais il est certain que ce n'est qu'en cas d'urgence extrême que nous avons recours à ces produits aussi scientifiques que mauvais.

—M. le juge, vous avez raison.

* * Les mois de juillet et d'août nous ont amené les caravanes ordinaires d'Américains, les uns très intelligents et bien renseignés, les autres fort épais.

C'est à l'un de ces derniers, qui voulait absolument voir quelque chose de très ancien, qu'un de mes amis montra à Levis la maison où est né Jacques Cartier.

L'épais étranger a avalé la chose sans sourciller, mais il faut dire qu'il méritait cette fumisterie, car il venait de vous raconter qu'il était allé voir l'Exposition de Paris et qu'il l'avait trouvée bien pauvre.

—Comment, comment ! mais tout le monde s'accorde à dire que c'est le plus grand succès artistique du siècle.

—Artistique, peut être, mais il n'y a pas à Paris un fromage aussi gros que celui qui figurait à l'Exposition de Chicago !

Oh ! l'épais individu ! !

LÉON LEDIEU.

POUR UNE PETITE COMMUNIANTE

A Michelette Burani.

Dans la candeur d'un lys, te voilà, Michelette,
Et les beaux pigeons blancs te prennent pour leur sœur
Le voile aux plis de neige a penché sa douceur
Sur ton front, qui demain reprendra la voilette.

Sur tes cheveux, léger comme la violette,
Flotte un parfum d'encens, vaguement obsesseur,
Et, comme un blanc aillage au chemin du passeur,
Un frisson d'argent court sur ta blanche toilette.

Garde bien tout cela qui te fit belle, un jour,
De la calme beauté d'un pur et saint amour,
Et du rêve divin qui luit comme une étoile.

Reliquée, souvenirs ! Trésor jamais fermé !
Comme pour y garder ton corps pur embaumé,
Serre bien cette robe et serre bien ce voile.

ARMAND SYLVESTRE.

NOTES HISTORIQUES

SAINTE-GENEVIÈVE DE BATISCAN : LES PREMIÈRES TERRES

Il est dit dans les archives de Sainte-Geneviève que "d'après le témoignage des personnes les plus anciennes de cette paroisse, la première terre fut concédée en 1697 à Jacques Massicot." Les recherches que nous avons faites dans les archives des Trois-Rivières, ne confirment pas cette opinion. D'autres concessions avaient été faites avant celle-là, sur la rivière Batiscan. La carte cadastrale que nous publions ci-contre, nous le démontre puisqu'elle indique les terres concédées depuis 1685 à 1709. Mais pourquoi la terre concédée à Massicot, pour un prix nominal avait-elle une si grande étendue ? Était-ce comme le veut une tradition de famille, parce qu'il était venu au pays avec des Jésuites ? Était-ce parce qu'il promettait d'habiter sur sa terre immédiatement ? Autant de questions auxquelles il nous est impossible de répondre faute de documents précis. Quoi qu'il en soit la terre de Massicot était immense comparée à celles de ses voisins.

Voici la copie textuelle du contrat :

Par devant François Royal notaire Royal Gardien de la Magdelaine Champlain batiscan et Ste Anne En la nouvelle France résidant à batiscan et tesmoigne bas nommé fut présent le révérend père François Vaillant de la Compagnie de Jésus procureur de la ditte Concession En la nouvelle France lequel voulant faire profiter leurs terres non encore Concedée située En la Seigneurie de batiscan et Veule pouvoir qu'il a du Révérend père Jacques Priase Supérieur de toute leur mission de ce pays de donner sur Ceux à tous pris habitations En la ditte Seigneurie de batiscan et le dit Révérend père Vaillant avec nom à donné et Concedé par Ces présents à Jacques Massicot habitant demeurant au dit batiscan ansy présent et acceptant pour Luy et Ses hoirs ayant Cause a l'advenir une concession de six arpens de large et ce qui se trouve de profondeur Jusque au terre de Monsr. le Moyne, située icette Concession En la Seigneurie de batiscan bornée ainsi qu'il sansuit Savoir du Costé de l'est à la Concession de Jean baut et En Est séparée par une Ligne qui court au nord Car de norouest et du Costé de Louest aux terre non encore conseedé tenent sur le devant au Grand Chemain qui va le Long de la Rivière de batiscan la présente Concession Estant de six arpens de large et de profondeur ainsi que dit En ay dessus dans La ditte Seigneurie de batiscan pour En Jour par le dit masicot Luy et ses hoirs ayant cause plainement et paisiblement à perpétuité En pleine Routure aux Charge et condition suivante savoir Est qu'il sera payé par chaquun à ou a Lostel Seigneural dudit batiscan au Jour et feste de St martain d'hui onzième novembre quatre Chapons Vifs en plume ou Leur Juste Valleur En argent le tout de Rentre foncière annuelle et perpétuelle et de bail de Rittage nom Rachettable et En sous marqué de ceus et Rantre nom Rachettable pour toute la suditte Concession portant Losts et Rantres saisie et amande quand cas y Escherra selon La Coutume et la presvolté et Viconté de paris tenue En ce pays, de plus soblige le

susdit Masicot de faire moulin banal des dits révérends père et nom ailleurs tous Les graines qui se mangeront En sa maison et que sil donne son habitation a ferme le fermier sera tenu et obligé dy faire moulin comme dessus En oustre sera obligé le dit masicot de bastir sur la ditte habitation et dy avoir feu et lieu dans l'an et Jour et fera travailler incessamment sur la ditte concession pour la découverte de sr Toizanier et afin que leur droit puissent Estre payé par Chaquun ou on a fautre dequoy les dits révérends père Seigneur pourront rentrer de plein pied dans la ditte Concession delaisée sans forme ny figure de procès sera obligé le dit Masicot de souffrir que plus tard les chemains qui seront établis par les officiers des dits révérends père Seignurs de plus sera tenu le dit masicot de Laisser Un grand chemain sur le bord de la ditte Rivière de batiscan du moins et de trente pied de large a prendre lorsque la marée Est hauste et ce pour le commerce de Sr Toizanier sera tenu le dit masicot de donner autant des présentes En bonne et dhue forme audit révérend père Seigneur dans un mois d'huy ou de luy payer et remboursé ce qu'il En aura payé et desboursé pour icette se Rezervant le dit Révérend père que En cas de vente de la ditte concession sy dessus donnée et conseedé de remboursé le prix principal et loyaux cout et d'estre préféré sur icelle En payant ce qu'aura Esté convenu pour le prix de la ditte concession ne pourra le dit masicot dé-

finissait au Poisson Blanc, et on cherchait du poisson blanc ! Ils croyaient que cela devait signifier une rivière. La question se régla finalement sans que l'on sût au juste ce que cela voulait dire, mais nous le savons maintenant, puisque nous avons trouvé qu'il habitait, au nord, une nation sauvage qui s'appelait " Les Poissons blancs."

Il ne nous paraît pas hors de propos de dire ici, que la grande terre des Massicotte, comme on la nomme encore de nos jours, à cause de son étendue profonde, qui était de 6 arpents sur deux lieues de profondeur, est encore entièrement habitée par des descendants en ligne directe du premier concessionnaire. De nos jours elle est divisée en six parties, dont trois sont dans la paroisse de Sainte-Geneviève et trois dans la paroisse de Saint-Prosper. C'est un fait remarquable et qui mérite d'être signalé.

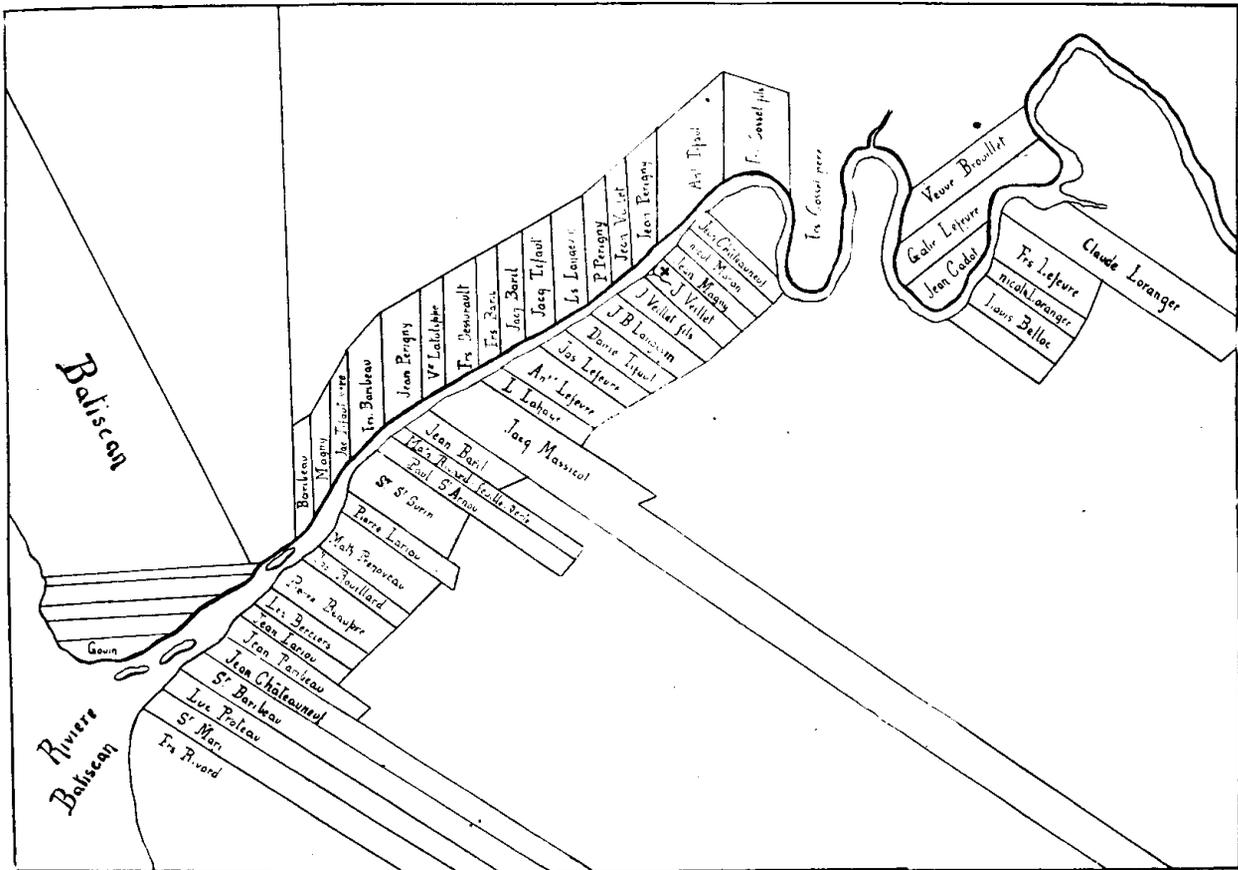
ADAM MIZARE

EN CHINE

Puisque la Chine est aujourd'hui d'actualité, voici une intéressante page empruntée au récent volume d'un écrivain qui connaît bien ce pays, M. Marcel Monnier.

PÉKIN A TABLE

" Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es." Ainsi raisonnent quelques gourmands. S'il fallait juger un peuple sur sa cuisine, les Chinois seraient remarquables. J'ai été invité avant-hier, par un aimable interprète de la légation de Russie, M. Kolésof, à déjeuner dans le restaurant le plus renommé de Pékin. Ce temple de la bonne chère se cache, au fond du plus sordide quartier de la ville chinoise, dans une ruelle abominable. Mais si les abords sont vilains, l'édifice



Carte Cadastre de 1685-1709

gradé la terre et la détérioré par la vente on coupe de bois de cedre pain ou de chauffage ains pour le dit possesseur En prendre pour soy et san venir En son besoin et nésésité par un libre et parfait usage seulement finalement le dit Révérend père donne et conseedé audit masicot droit de chase dans lestandue de la ditte concession et vis a vis d'icelle droit de pesche sur le bord de la ditte riviere de batiscan de tout ce que dessus. Les dittes parties de batiscan de dactoc promettant et s'obligeant chacun En droit soy et renoncent etc fait et passer a batiscan Estude du dit notaire ce jour dhuy dixième jour doctobre Lan de grâce mil six cent quatre vingt dix sept En presance des dittes parties et du sieur Jean Larieux et de sieur Jean moreaux de batiscan tesmoings a se requis et appelés signés aussy le dit révérend père et le notaire et le dit masicot a déclaré ne savoir signé de ce interpellé après lecture faite le tout suivant l'ordonnance.

franc Vaillant
Jean Moreau
Larrieu B R
Trotrain

Plus tard, des contestations sans fin eurent lieu entre les Massicot propriétaires de la grande terre qui leur avait été concédée et leurs voisins au nord, au sujet du bornage. Leur terre, disaient les Massicot

n'est point mal ; un peu vermoulu, voilà tout : on y pénètre par la cuisine. Ici, encore une fois, tout est au rebours de chez nous. La cuisine est immense, une de ces cuisines comme en montrent les toiles des vieux maîtres flamands : la pièce est ce qu'elle doit être, remplie d'un beau désordre, mais non malpropre. Une vingtaine de marmitons, le torse nu, s'agitent autour des fourneaux, d'où montent d'agréables effluves. Ensuite, s'ouvre une petite cour aux dalles moussues avec une rocaille au centre et tout autour une série de pavillons à deux étages dont les galeries et les frises de bois délicatement ajourées amusent le regard, bien que les peintures en soient depuis longtemps effacées, bien que de la toiture dégradée, pendent en lourdes draperies les lichens et les mousses.

Mais le contenant importe peu. Parlons du contenu. Nous étions six convives. Les plats de résistance apportés en une seule fois et maintenus à une température convenable dans des récipients d'étain remplis d'eau bouillante, les plats, dis-je, eussent suffi à rassasier soixante personnes de robuste appétit. J'évalue à vingt-cinq le chiffre des mets et entremets,

non compris le dessert. Au reste, je ne puis mieux faire que de reproduire le menu. Ce document vous donnera une idée de ce qu'est un repas de haut goût dans la capitale du Céleste-Empire. Le voici tel qu'il m'a été fidèlement traduit. J'en respecte la disposition, tant soit peu anormale pour nous ; mais les Chinois, nous l'avons déjà dit, ne font rien comme tout le monde. Nous ôtons notre chapeau et, chez eux, se découvrir pour saluer est une grave impolitesse ; leurs livres commencent où les nôtres finissent ; sur leurs menus, les desserts passent avant le potage. C'est dans l'ordre.

DOUCEURS

Raisins, poires, pommes, châtaignes d'eau, graines de pastèques confites, noix glacées, gelées de fruits, noisettes grillées au safran.

HORS-D'ŒUVRE

Poulets fumés, poissons fumés au vinaigre de riz, œufs de canard conservés (cinq ans) dans la chaux, crevettes à l'huile de ricin, fromage aux pois, jambon fumé, choux de mer marinés, choux salés, côtes de laitues salées.

DINER

Potage aux nids d'hirondelles, ailerons de requin au jambon, canard laqué, pois au miel, filets de poisson aux légumes, holoturines ou *gien ts eng*, pousses de bambou d'hiver, crevettes au sucre, filets de poussins frits, porc bouilli, poisson sauce chrysanthèmes, champignons au gras, soupe aux graines de lotus, crème de pois aux fleurs bleues, soupe de chrysanthèmes.

Pain de maïs à l'étuvé, pains à la viande.

VINS

Jaune de Shao-Sing, liqueur de rose, liqueur des académiciens.

Ces vins ne sont autre chose que des alcools de riz. Le jaunet de Shao-Sing n'est pas désagréable et rappelle vaguement le Xérès.

Il y a sur cette liste nombre de combinaisons vraiment heureuses dont j'aurais voulu vous donner la formule. Malheureusement, les recettes sont un secret professionnel ; notre insistance s'est heurtée à un refus poli mais ferme. On s'occupe beaucoup en ce moment, de trouver des clous pour la prochaine Exposition universelle. J'imagine que l'industriel qui établirait sur les bords de la Seine un restaurant chinois, un vrai, un restaurant dont le personnel, trié sur le volet, arriverait en droite ligne de Pékin, ne ferait point une mauvaise affaire. Dans tous les cas, cela nous reposerait un peu des cafés maures, des brasseries viennoises et des czardas à tziganes.

Le Tour d'Asie.

MARCEL MONNIER.

NOTRE GALERIE NATIONALE

Nous publions aujourd'hui le septième portrait de notre galerie de portraits historiques que nous avons annoncée il y a quelque temps. Comme nos lecteurs pourront s'en convaincre, ces portraits sont véritablement artistiques et peuvent être encadrés avec avantage. Nous en tirerons un certain nombre de copies sur papier fort que nous mettrons en vente ou donnerons en primes prochainement.

Tous les vrais Canadiens-français verront avec plaisir, défiler sous leurs yeux les grandes figures de notre belle et héroïque histoire. Plusieurs de nos gloires nationales seront remises à nouveau dans la mémoire du peuple et cet enseignement lui sera salutaire. Il ranimera son patriotisme et lui démontrera qu'il a raison d'être fier d'appartenir à une race qui a produit un aussi grand nombre d'illustres personnages.

Que tous les patriotes encouragent notre œuvre en la faisant connaître à leurs amis.

Timbres américains à vendre. S'adresser à nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

LA SCIENCE DANS L'ART

LA FOURCHETTE

L'origine du couteau se perd dans la nuit des temps ; celle de la cuiller, indispensable pour porter les liquides à la bouche, n'est sans doute guère moins ancienne. Des trois instruments inséparables composant notre couvert de table actuel, la fourchette est de beaucoup le plus récent. C'est aussi le moins indispensable.

Les Grecs et les romains saisissaient les viandes

avec les doigts et les élégants avaient imaginé des règles pour le faire proprement. D'ailleurs à chaque service les domestiques passaient avec une aiguère et un bassin à laver et versaient de l'eau parfumée sur les mains des convives qui en avaient grand besoin. Observons que dans l'Orient actuel ces coutumes existent encore.

Parmi les auteurs de l'antiquité qui nous ont laissé des descriptions détaillées de la façon dont s'accomplissaient les repas, aucun ne fait mention de l'usage de la fourchette. Aucun mot n'existe dans les langues anciennes pour désigner cet objet. On a cependant trouvé deux ou trois instruments en forme de fourchette, qui sont incontestablement d'origine romaine, mais on ignore quel emploi ils avaient.

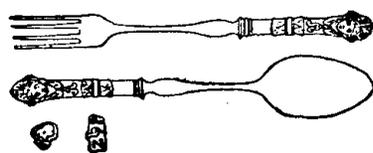
Le moyen-âge à son sage de la fourchette. Les manuscrits qui nous seignent si près de nos ancêtres et les étaient familiers, ne les fabliaux sont mangeait des doigts morceaux avec le cou encore fréquemment

D'après certains auteurs, c'est en 995 zantine aurait introduit à Venise la première fourchette à riage avec le fils du Les familles nobles de la mode nouvelle, bien bord opposée. A la la fourchette a tra- rendue en France, ventaires.

ment nouveau était que chez les grands uniquement à prendre tionnels, les fruits et, res.

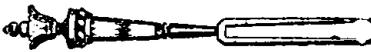
Richard II, possédait trois fourchettes à fruits et son inventaire indique soixante-neuf cuillers. La femme d'Edouard Ier, Eléonore de Castille en possédait une d'argent à manche d'ébène et ivoire. Ces fourchettes se plaçaient dans une sorte de gaine, désignée dans les inventaires comme " étui à fourchettes ; " elles étaient en or, en argent, ou tout simplement en fer.

Peu à peu cependant leur usage s'étendit à toutes les préparations culinaires solides. Henri III, à la fin du XVIe siècle, provoqua une véritable explosion d'indignation en s'en servant publiquement pour manger la viande. C'est ce que nous apprend un pamphlet de 1589, intitulé *l'île des Hermaphrodites*. " Première-



Couvert à salade en argent, XVIIIe siècle

ment, y est-il dit, ils ne touchaient jamais la viande avec les mains, mais avec des fourchettes ; ils la portaient jus-



Fourchette du XVIe siècle



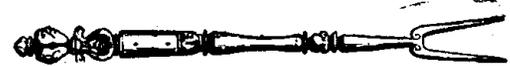
XVIIe siècle

touche à leur bouche que leurs doigts." Il est assez curieux de voir tourner en dérision un acte qui nous semble aujourd'hui si naturel.

Les nombreuses fourchettes du XVIe siècle et du début du XVIIe siècle exposées dans nos musées sont à deux dents seulement et leur manche articulé peut, en général, se plier. On les enferme encore dans des gaines souvent ornées d'une façon très luxueuse et renfermant de nombreuses pièces. Le duc de Montausier aurait, paraît-il, contribué beaucoup à répandre l'emploi de la fourchette en France.

Au début du XVIIIe siècle, en Angleterre, la fourchette est à trois dents avec un manche en forme de pied de biche ; celles en argent sont très rares. Les nobles seuls en possèdent.

La quatrième dent apparaît sous Georges II ; en même temps l'ustensile prend la forme générale qu'il a conservé jusqu'à nos jours. Il s'orne de cisèlures, son manche est court et s'aplatit en s'éloignant des fourchons. Plus tard, il devient plat partout et spatule. Sous Louis XV il s'allonge et prend la forme violonnée qu'il possède encore actuellement.



XVIIe siècle

L'emploi de la fourchette pour remuer la salade remonte au début du XVIIe siècle. Certains couverts à salade de cette époque sont de petites merveilles d'élégance et de bon goût.

Aujourd'hui les couverts d'argent ou de maillechort argenté par la galvanoplastie sont extrêmement communs et revêtent des formes banales.

Longtemps obtenus à l'aide de forgeages et d'emboutissages successifs par des matrices et des poinçons disposés de manière à donner aux pièces les formes voulues sous l'action du marteau, les couverts ont été fabriqués ensuite à l'aide du balancier. En 1839, Allard, de Bruxelles, imagina de les obtenir par laminage et sa méthode fut importée en France, en 1840, par un orfèvre parisien du nom de Denière. Le laminage est partout adopté aujourd'hui.

G. ANGERVILLE.

UN ARTISTE ORIGINAL

Il n'est peut-être aucun peintre ou sculpteur de renom dont les biographies ne relatent quelques traits d'originalité ou même d'excentricité.

Paul Véronèse avait reçu de la nature un tempérament exagérément fécond sous ce rapport. Il lui arriva un jour d'accepter les offres d'un ami qui l'invitait à passer un court séjour dans sa villa.

L'artiste prit possession de sa chambre mise à sa disposition et s'en rendit complètement maître : l'entrée en était interdite même à ses hôtes, et les domestiques ne pouvaient y pénétrer sous aucun prétexte. La porte était rigoureusement condamnée, et, le matin, la servante trouvait dans le corridor tout ce qu'il plaisait à Véronèse d'y mettre.

Pendant tout le temps qu'il passa à la villa, aucun domestique ne put franchir la porte, pas même pour faire le lit ; chaque soir, Véronèse gagnait sa chambre sans saluer ses hôtes.

Après son départ, on s'empressa de visiter la chambre du singulier pensionnaire : les draps de lit avaient disparu. On finit par découvrir, dans un coin, un rouleau de toile peinte : c'étaient les draps manquants que l'artiste avait transformés en tableau. La toile représentait *Alexandre dans la tente de Darius*. Ce fut le prix dont l'artiste paya l'hospitalité qu'il venait de recevoir.

PERSONNEL

M. J.-N. Laprés, de la maison Laprés & Lavergne, est arrivé à New-York par le *Furst Bismarck*, de la compagnie Hamburg American Line. Il a demeuré quelques jours dans cette ville pour affaires en rapport avec leur importante maison.

Mémoires intimes

MON CANTON

III

Ces chantiers de Lévis, si mornes et si déserts aujourd'hui, étaient, à l'époque dont je parle, très animés, très vivants.

Outre les journaliers, qui constituaient, comme je l'ai dit, le gros de la population, il y avait des bateliers, des caboteurs, des terrassiers et quelques pêcheurs.

Chaque chantier avait son épicier, son forgeron, son menuisier, son cordonnier.

Et puis il y avait le bourgeois.

Le bourgeois — c'est-à-dire le marchand de bois, ou plutôt l'agent des grandes compagnies européennes au nom desquelles se faisait l'exploitation de nos forêts — était une espèce de seigneur ou de lord anglais, qui habitait une splendide villa et vivait dans un luxe étourdissant.

Chaque canton avait son bourgeois.

L'un d'eux, un M. Tibbits a été plus tard premier ministre du Nouveau-Brunswick, si je ne me trompe.

Tous avaient des équipages de gala, que les femmes et les enfants regardaient passer du seuil de leurs portes avec des airs de respectueuse admiration.

Ces carrosses étaient les seules voitures à quatre roues qu'il y eût dans la paroisse. Quand le curé — plus tard Mgr Déziel — et le docteur Bénoni Guay firent chacun l'acquisition d'un buggy — prononcez *waguine* — cela fit sensation. On n'était pas loin de trouver cela étrange, tant le public était sous l'impression inconsciente que la voiture à quatre roues devait être l'apanage exclusif des Anglais.

Comme ces bourgeois — au moins les deux ou trois que j'ai connus — jetaient littéralement l'argent par les fenêtres, ils étaient en général très bienfaisants, et nombreuses étaient les familles pauvres qui vivaient de leurs charités.

Ils savaient aussi encourager l'intelligence, l'esprit d'ordre et le travail industriel. C'est à la protection de l'un d'eux, devenu pauvre plus tard et resté son ami, que mon père était redevable de l'aisance relative qui a fait de moi le peu que je suis. Il s'appelait Horatio Patton. A sa mémoire l'expression de ma reconnaissance émue !

Cette aisance relative dans laquelle je fus élevé n'était pas pour moi un sujet de satisfaction. Au contraire, elle m'ennuyait fort, en ce qu'elle me forçait — ainsi l'exigeaient les modes — à porter blouse ou veston, avec un col, des bretelles, des souliers et des bas.

A l'exception de deux petits voisins, deux petits Anglais, qui se trouvaient dans les mêmes conditions et le regrettaient comme moi, tous les gamins de mon âge allaient à l'école le cou et les pieds nus, en chemise, avec une courroie — une *sling* pour me servir de l'expression consacrée — fortement serrée autour des reins, ce qui me paraissait beaucoup plus crâne et plus chic.

Ce costume, ou plutôt cette absence de costume, leur donnait du reste une supériorité réelle sous plusieurs rapports, et je les trouvais bien heureux.

J'enviais leur désinvolture, leur agilité à la course, leur liberté de mouvements pour grimper dans les arbres, pour se jeter à l'eau, pour sauter derrière les voitures, pour enjamber d'un madrier, d'une brelle ou d'un radeau à l'autre.

Ai-je tourmenté mes parents pour obtenir la permission d'aller comme les autres courir nu-pieds sur la grève ! Hélas ! ils étaient inflexibles.

On a beau avoir, comme on le voit, les ambitions les plus modestes, personne n'est à l'abri des déceptions.

Or, si nombreux qu'aient été les miens dans le cours de non existence, je n'en ai jamais éprouvé de plus sensible.

Et l'on dira après cela que la fortune n'a pas d'exigences tyranniques ! . . .

D'un autre côté, tant la nature humaine est bizarre, mes bas et mes souliers me faisaient des jaloux — chez les camarades naturellement, mais encore plus naturellement chez les mères, qui me regardaient avec sujet des choses désagréables quand l'occasion s'en présentait.

— Ecoute donc, petit, me disaient-elles avec un sourire insidieux, comme tu as de beaux souliers ! ton père t'a-t-il acheté ça à même l'argent de son coffre ?

Dans le langage de l'endroit, de son coffre voulait dire du trésor qu'il a déterré.

Car il faut noter qu'on parlait beaucoup dans cette partie du pays, de trésors enfermés dans des coffres de fer, et enfouis sous terre pour les sauver des invasions — par les Français d'abord, et ensuite par les Anglais fuyant devant Arnold et Montgomery.

Suivant la rumeur publique, il y avait de ces coffres dans tous les coins ; et lorsqu'un homme prospérait un peu plus, que les autres dans un canton, c'était bien sûr, il avait découvert un coffre.

Notre coffre, à nous, avait été découvert derrière notre écurie. La preuve, c'est qu'il y avait là une légère excavation, et qu'un gamin du voisinage — du moins on le prétendait — avait ramassé un vieux sou sur le bord du trou.

On ne pouvait guère exiger de preuve plus péremptoire, n'est-ce pas ? Fallait-il qu'un homme fut chanceux !

Rien d'étonnant à ce qu'il y eût une excavation derrière notre écurie : il s'en trouvait un peu partout ; et tous les jours on en découvrait de nouvelles.

Partout où il y avait un pli de terrain, un arbre rabougri, un quartier de rocher, une irrégularité du sol un tant soit peu en dehors de l'ordinaire, on était sûr de voir là le terrain bouleversé un de ces quatre matins. C'était l'œuvre des chercheurs de trésors.

On n'en déterrait pas souvent, de trésors, c'est vrai ; mais ce n'était pas parce qu'il en manquait : c'était à cause de la difficulté à les lever.

Ces trésors sont — chacun sait cela — gardés par le diable. Tout l'argent qui est resté sous terre durant un certain nombre d'années appartient à Satan, et même quand on met la main dessus, il est excessivement difficile de s'en emparer. Il faut des incantations, des conjurations, mille formalités mystérieuses, mille pratiques de sorcellerie à n'en plus finir.

Quand on néglige quelque chose, qu'on oublie une des paroles magiques ordonnées par le code cabalistique, crac ! c'est fini ; le coffre s'enfoncé à cinq cents pieds sous terre. Allez donc le chercher là !

Avec cela que, pendant la besogne, il ne faut pas penser au bon Dieu ; et c'est difficile de ne pas penser au bon Dieu, quand on a peur du diable.

Que j'en ai donc connu de ces déçus qui avaient été tout près, tout près de devenir millionnaires !

Le coffre était là sous leurs yeux, à portée de la main, il résonnait sous la pioche — une immense coffre en fer qui devait contenir au moins vingt fortunes !

Il n'y avait plus qu'à passer une chaîne dessous et à dresser des mâtereaux pour le hisser.

Toutes les précautions étaient bien prises. On s'était procuré une chandelle de graisse de noyé qu'on avait payé cinq belles piastres à un commerçant du Palais, à Québec.

Si l'on n'avait pas réussi, c'était la faute à cet imbécile de Chose, qui l'avait laissée tomber par terre.

La chandelle éteinte, plus de coffre !

Et ainsi de suite ; il était toujours survenu quelque anicroche pour empêcher la réussite, qui n'avait tenu qu'à un cheveu.

Cette croyance dans les trésors cachés était tellement ancrée dans l'esprit de la population, que j'ai connu des chercheurs de coffres aussi tard qu'en 1878.

J'habitais alors sur les hauteurs de Lévis, dans une maison isolée en arrièraille de laquelle se creusait une touffus à ne pas laisser passer un chien à travers. Une ancienne tranchée, probablement.

J'étais marié depuis peu.

Un soir, un de mes électeurs vint me trouver tout mystérieusement.

— Monsieur, me dit-il, dites donc à Mme Fréchette de ne pas avoir peur si elle entend du bruit derrière la maison, cette nuit.

— Quel bruit ? lui demandai-je un peu intrigué.

— On va piocher là vers minuit, sous les aunes, me vous inquiétez pas, ce sera nous autres.

— Qu'est-ce que vous allez faire là ?

— Ma foi, vous n'êtes pas homme à nous vendre, je peux bien vous mettre dans la confiance : il s'agit de lever un coffre.

— Un coffre ?

— Oui, un beau.

— Bah ! vous ne trouverez rien là, allez ; c'est du temps perdu.

— C'est ce qui vous trompe ; il y a un coffre là, sûr et certain.

— Comment le savez-vous ?

— C'est un homme de Kamouraska qui l'a découvert ; un homme bien instruit, tout ce que je pourrais dire ! Il siffle le secret, il arrête le sang, il fait sortir du whisky d'une planche en la piquant avec son couteau, il arrête les bâtiments qui passent au large rien qu'à lui regarder ; un jour il a coupé la parole net à M. Chapais qui parlait sur le perron de l'église, rien qu'en se serrant le bout du petit doigt. Enfin, c'est un véritable sorcier.

— Et il vous a dit qu'il y avait un trésor derrière ma maison ?

— Il nous y a conduits tout droit avec une baguette de coudrier. Soyez tranquille, vous ne manquerez pas d'argent pour votre prochaine élection.

— Grand bien vous fasse ! lui dis-je, mais il ne faudra pas négliger les listes électorales pour tout cela.

Pendant trois nuits, nous entendîmes piocher sous les aunes.

Avec quel résultat ? on n'a jamais pu savoir. Seulement, je dus faire mon élection de 1878 en *forma pauperis*, comme à l'ordinaire.

LOUIS FRÉCHETTE.

L'ÉTÉ

(Voir gravure)

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la composition *L'Été*. La photographie est de M. J. A. Du-mas. L'intérieur du cadre est sculpté en relief par M. Benoit, un jeune sculpteur de talent. Sujet et exécution s'harmonisent bien et font honneur aux deux artistes qui en sont les auteurs.

TRISTESSE

J'ai perdu ma première vie
Et mes amis et ma gaité ;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie ;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégouté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

ALFRED DE MUNY.

GEORGES ISIDORE BARTHE

Nous avons appris avec peine la mort de M. G.-I. Barthe, qui, en ces derniers temps, était traducteur des débats, à Ottawa.

M. Barthe a succombé, en pleine vigueur, à une congestion, causée par les terribles chaleurs que nous venons de traverser.



M. G.-I. Barthe était l'un des fils du capitaine Barthe, de Gaspé, propriétaire d'une petite flotte de vaisseaux de commerce qui faisait service entre le Saint-Laurent et les Antilles. Georges I. Barthe était né à Ristigouche, Baie des Chaleurs, le 16 novembre 1834. Il avait reçu son instruction au collège des Trois-Rivières et avait été admis au barreau du Canada à l'âge de dix-neuf ans, ce qui l'obligea à attendre deux ans, c'est-à-dire sa majorité, pour pouvoir pratiquer. Durant ce temps il devint secrétaire de la corporation des Trois-Rivières et fonda avec son frère Joseph-Guillaume le *Bas-Canada* et l'*Ère nouvelle*. Il fit ensuite partie de la raison sociale Barthe et Brassard. Il fut élu maire de Sorel en 1864 et réélu plusieurs fois dans la suite. Il fut plus tard magistrat de district, position qu'il occupa durant plusieurs années et qu'il abandonna de son propre gré.

M. Barthe fut longtemps attaché au journalisme. Il était bon écrivain. Son style était vigoureux et facile. Lorsqu'il s'établit à Sorel, en 1857, il y fonda la *Gazette*. Il fut député fédéral du comté de Richelieu de 1870 à 1872, et de 1874 à 1878.

En 1880, il fut élu président de l'Association de la presse de Québec. De 1894 à 1896, il publia l'*Indépendance du Canada*, journal qui fit beaucoup de bruit. En 1896, M. Barthe fut nommé traducteur français au parlement d'Ottawa.

M. Barthe a joué autrefois un rôle très important dans la politique canadienne. Il a soutenu pour le parti libéral des luttes formidables dans le comté de Richelieu.

Brisé par le chagrin et les premiers symptômes de la vieillesse, il est allé finir ses jours dans un modeste emploi à la Chambre des Communes, où il avait siégé quelques années auparavant.

Il laisse une veuve, Marie Charlotte, seconde fille de feu le Dr Meilleur, ancien surintendant de l'instruction publique. Il était le père de MM. René, Arthur et Meilleur Barthe. Il a en outre deux filles.

PART SEUL POUR L'EUROPE

Il y a deux ans, M. J.-E. Costin, assistant-gérant du département français de la *New-York Life*, lors d'un voyage fait en Europe, a amené avec lui son jeune neveu, dans le but de l'instruire ici pour sa première communion, et de lui apprendre la langue française. M. Costin amenait aussi l'enfant pour lui faire

connaître ses parents demeurant en Canada. Le jeune Costin a fait de tels progrès dans notre belle langue, qu'il peut maintenant converser avec beaucoup de facilité. L'enfant s'est embarqué seul ce matin pour retourner dans son beau pays sur le steamer *Mégantic* de la ligne Elder-Dempster, via Liverpool. Nous souhaitons bon voyage au hardi et courageux petit Ecosais.

LA GUERRE DES BOERS ET DES ANGLAIS

D'APRÈS LE R. P. PORTE, O.M.I.

L'article suivant, que nous extrayons des "Missions Catholiques", est plus que jamais d'actualité. Il donne des impressions d'un témoin oculaire d'une guerre qui a passionné et qui malgré même les événements de Chine, passionne encore l'opinion. L'auteur, enfermé à Kimberley pendant le siège, est on le voit, et c'est naturel, sous la vive impression des maux amenés par la guerre.

Les amis des *Missions* ont dû suivre avec un palpitant intérêt les diverses phases de cette grande guerre Sud-Africaine qui a jeté tant de troubles et causé tant de misères dans nos Missions du Transvaal, de Natal et de l'Etat libre d'Orange, y compris le Bechu-



Photo, Dumas, 112 rue Vitré

THOMAS COSTIN, jr.

analand. Il ne m'appartient pas de porter mon verdict sur cette guerre. En Europe surtout, la presse est si partialement divisée, qu'il faudra renvoyer la question à cent ans, suivant l'usage de l'Aréopage. Ce que je sais, c'est que les Boers ont, depuis le commencement de ce siècle, un grief contre les Anglais, celui de leur avoir volé la colonie du Cap de Bonne-Espérance ; ce grief s'accroît davantage au moment de la libération des esclaves, environ en 1835, et il alla toujours grandissant avec les exodes en masses des Boers quittant le Cap, Natal, le fleuve Orange, pour se soustraire à la domination britannique. Ce sont des faits connus, que les Boers n'appellent les Anglais que du terme de "Rooi necks" *les cous rouges* ; tandis que les Anglais, en guise de revanche, nomment les Boers "Vaalpeux" *les ventres jaunes*. Mais le grand tort du Transvaal ce sont les mines d'or. Si ce pays était resté inconnu avec ses troupeaux, ses pâturages et sa population patriarcale, les "Rooi necks" n'auraient probablement jamais troublé le repos des "Vaalpeux". "Nous n'avons que faire de ces quelques arpents de sable", disait le grand Gladstone, en 1881 après la défaite de Majuba, mais en cela le ministre anglais se trompait fortement : ces quelques arpents de sable contenaient de l'or. Or le poète l'a dit :

"Nous irons chercher l'or, malgré l'onde et le vent,
"Aux lieux où le soleil le forme en se levant."

En réalité, les chercheurs d'or ont causé la guerre directement ou indirectement, car c'est à cause d'eux que le Transvaal a inventé une foule de lois d'ostracisme et que l'Angleterre a trouvé des raisons à ses yeux plausibles à l'appui surtout de la raison du plus fort.

L'HERCULE AUTRICHIEN

Le feld-maréchal Radetzki, le vainqueur de Novare, était d'une force herculéenne. Un jour un de ses amis habitant dans son château, aux environs de Cracovie, dépêcha vers lui un de ses domestiques pour l'inviter à dîner, en déclarant à ce dernier qu'il le rendrait responsable si son ami venait à lui manquer.

Celui-ci s'acquitta de sa commission.

—Tu diras à ton maître qu'il peut compter sur moi.

—Mon maître m'a chargé d'insister auprès de monsieur.

—Je te dis que j'irai.

—Je désirerais que monsieur me donnât autre chose que sa parole.

—Qu'est-ce ? que signifie ?

—Si monsieur voulait me donner un gage, je l'emporterais avec moi, et mon maître verrait par là que je me suis bien acquitté de ma commission.

—Ah ! tu veux un gage ! attends, je vais t'en donner un.

Il prit une barre de fer et, la ployant autour du cou du domestique, il lui donna la forme d'une cravate à la Colin, qui était alors à la mode.

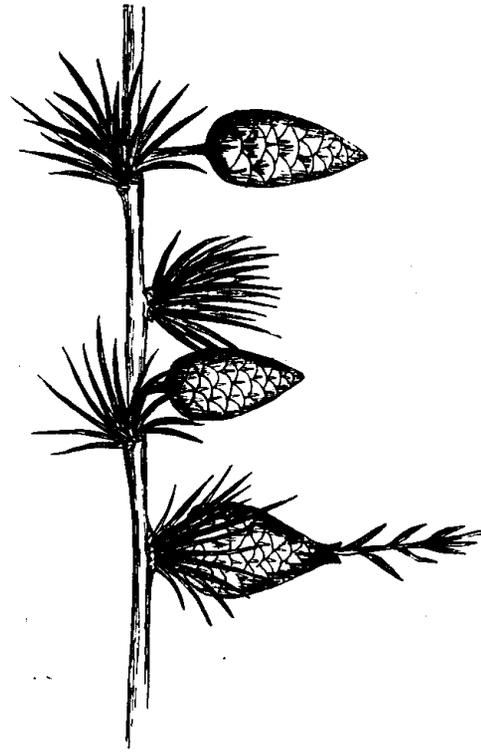
—Voilà ton gage, dit-il. Maintenant, tu peux partir. Tu m'attendras là-bas ; car il n'y a personne dans le pays ni même en Europe qui puisse te délivrer.

Quelques instants avant l'heure du dîner, le domestique était débarrassé de son collier.

NOS FLEURS CANADIENNES

ÉPINETTE ROUGE OU MÉLÈZE D'AMÉRIQUE

Le mélèze d'Amérique (*larix americana*) bien connu sous le nom d'épinette rouge, est le seul arbre conifère, dit-on, dont les feuilles tombent l'hiver et se renouvellent chaque année. Les Anglais le nomment



Mélèze d'Amérique

Tamarack. Cet arbre a la réputation de vivre longtemps. La *Revue Horticole*, de 1854, parle d'un mélèze de 576 ans.

L'épinette rouge est un bel arbre d'ornement. Son "bois pesant et fort durable est très estimé dans les constructions navales, surtout pour les courbes."

E.-Z. MASSICOTTE.

GALERIE NATIONALE

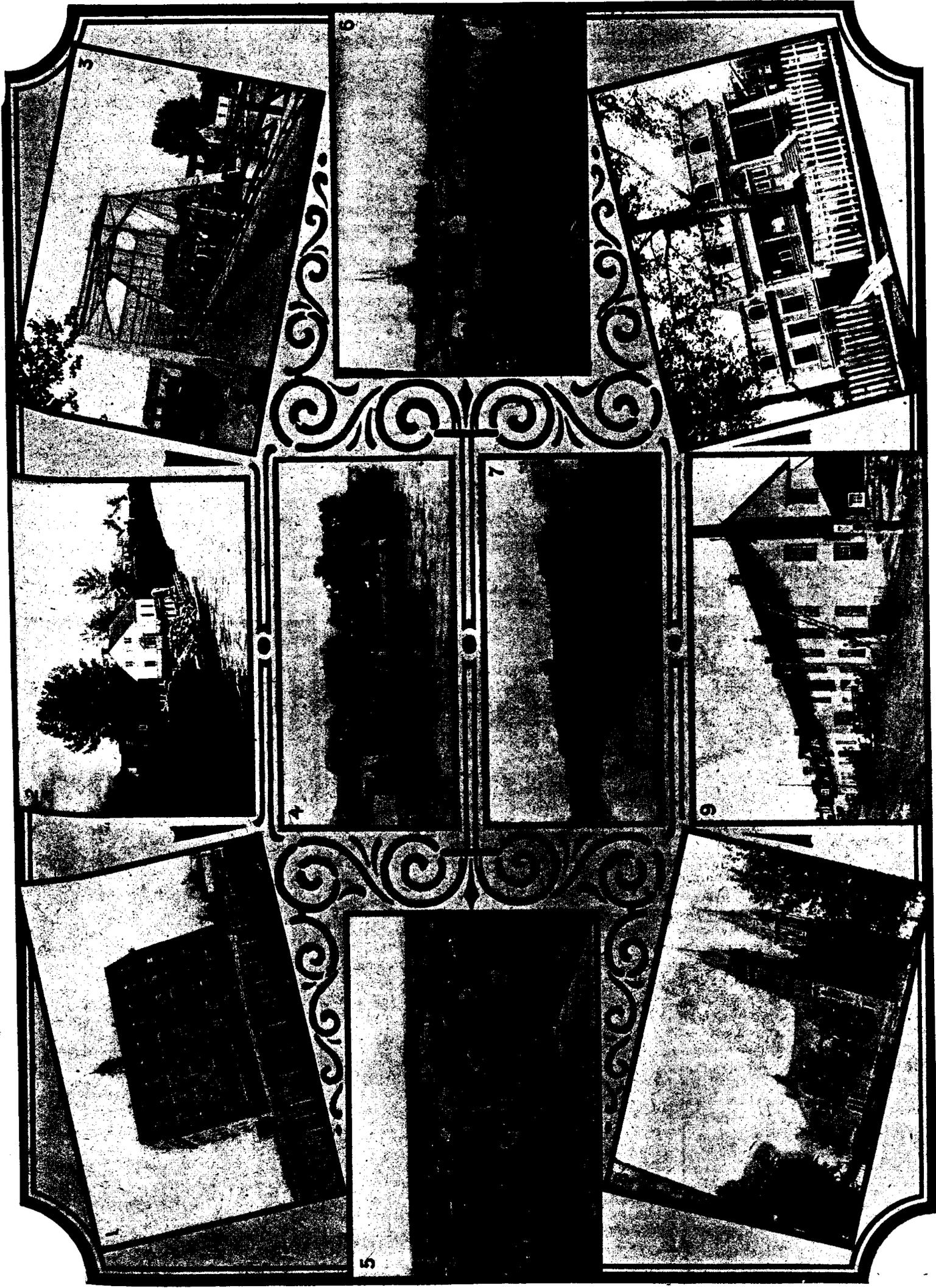


Publié par Le MONDE ILLUSTRÉ

Dessin de Edmond-J. Massicotte

Marie-Madeleine de Vercheres

Née à Verchères en 1678. Morte à Sainte-Anne de la Pérade, en 1737. A l'âge de 14 ans elle repoussa les Iroquois qui attaquent le Fort de Verchères. Elle épousa ensuite M. Tardieu de Lanaudière, sieur de la Pérade, et lui sauva la vie en deux circonstances. Sa bravoure lui a valu le titre d' "Héroïne de Verchères"



1. Courant.—2. Côté sud-est de la rivière.—3. Pont de fer en face de l'église.—4. Côté nord-ouest de la rivière.—5. Le village à vol d'oiseau.—6. Côté nord-est de la rivière.—7. Côté nord-est de la rivière.—8. Nouvelle église.—9. Manufacture de M. J. Troitier.—10. Presbytère
 Photos A. Douville

NOTRE BEAU CANADA : SAINT-CASIMIR, COMTE PORTNEUF

UNE BIBLIOTHÈQUE

L'ART D'ACHETER LES LIVRES, DE LES CLASSER, LES CONSERVER ET S'EN SERVIR

La passion de la lecture et des livres.—On ne lit bien qu'un livre qui vous appartient.—Dangers des livres empruntés.—Faut-il en prêter ?

Ce n'est pas pour les bibliophiles de profession ni les savants que je rassemble ces notes et couche, comme on disait jadis, ces observations et ces souvenirs ; c'est à ceux dont le goût s'éveille et qui se sentent attirés vers les lettres et les livres—deux choses que je ne sépare pas,—c'est à la jeunesse studieuse et curieuse, aux débutants fervents, que je les dédie. Il en est encore, je l'espère ; malgré la passion de la bicyclette, de l'automobilisme, du *turf* et des innombrables sports que nous devons à la race anglo-saxonne : cricket, lawn-tennis, foot-ball, polo, golf, rallye-paper, etc., il y a encore, il y aura toujours des jeunes gens pour qui la lecture sera la plus puissante des distractions, l'attraction enchanteresse et souveraine.

De mon temps, dans le coin de province où je grandissais, les livres, les livres, quels qu'ils fussent, mais la nouveauté surtout,—car chez toute génération nouvelle nulle influence ne prime celle des contemporains,—étaient pour la plupart d'entre nous, la plus constante et la plus ardente préoccupation, l'appât préféré et irrésistible. Toutes les pièces blanches ou les gros sous dont nos parents nous gratifiaient passaient sur-le-champ chez les libraires du cru et se transformaient en volumes jaunes ou vert d'eau, voire en livraisons illustrées.

Je me rappelle encore un de mes plus intimes disciples, un jeune homme de quatorze ans, qui, ayant contracté chez un de ces honorables commerçants une dette qu'il n'osait avouer à son père, avait profité des vacances pour s'enrôler comme ouvrier jardinier, et était parvenu, en arrachant et en sarclant des pommes de terre pendant quinze jours, à solder sa note, composée des principales œuvres de Victor Hugo et de Balzac.

Que l'amour de la lecture soit, comme d'aucuns l'affirment, plus tiède et bien moins répandu parmi la jeunesse d'à présent, que le livre ait aujourd'hui, dans la bicyclette, les sports, la photographie, etc., de redoutables et victorieux concurrents, il n'en restera pas moins toujours le grand agent de tout progrès, le plus sûr et le plus commode compagnon, l'ami le plus docile et le plus fidèle, le meilleur des conseillers et des consolateurs. *Trésor des remèdes de l'âme* : l'inscription placée par le roi d'Égypte Osymandias au-dessus de sa bibliothèque,—la première dont l'histoire fasse mention,—sera vraie de tout temps.

Mais ce n'est pas seulement aux amateurs novices que je m'adresse, c'est aussi et surtout aux humbles mais ardents néophytes que dame Fortune a oublié de favoriser, et qui ne peuvent consacrer à leur noble passion, à leurs achats de livres, que de très menues sommes ; c'est à mon petit lycéen de tout à l'heure que je pense, c'est à lui tout spécialement que je voudrais épargner des pertes de temps et d'argent : son modique salaire de jardinier d'occasion est, pour lui épris de travaux intellectuels et inaccoutumé aux labeurs physiques, étudiant aux mains délicates et tendres que déchirent les ampoules, si péniblement et cruellement gagné !

Posons d'abord ceci en principe, ou plutôt rappelons cet axiome :

« On ne lit bien, on ne savoure convenablement et complètement, qu'un livre qui vous appartient ; dont on est l'unique et absolu propriétaire. »

J'ajouterai même volontiers que, pour le bien goûter et savourer, ce livre, il n'est pas mauvais de l'avoir acheté de ses derniers et payé de sa poche.

Un de mes défunts amis, le bon et regretté Léon de La Brière, historien de Mme de Sévigné et commentateur de Montaigne, a même prétendu quelque part que les Français « ne lisent jamais les livres qu'on leur donne, » et ne lisent que rarement ceux qu'ils achètent. Il y a sans doute là un peu d'exagération ; mais l'idée, le principe que nous venons d'émettre, se retrouve dans cette boutade.

Donc pas de livres empruntés, pas de volumes de cabinet de lecture surtout : c'est non seulement la bibliophilie qui s'y oppose, mais l'hygiène : après de nombreuses expériences faites il y a quelques années par MM. les docteurs du Cazal et Catrin, ces deux savants ont nettement démontré que les livres sont de véritables véhicules des germes des maladies contagieuses, de la diphtérie, de la tuberculose, de la fièvre typhoïde notamment.

Ayez des livres à vous ; et, en dépit de Grolier, de Maioli et de tous leurs amis, prêtez-les le moins possible. D'abord parce que

Tel est le triste sort de tout livre prêté, Souvent il est perdu, toujours il est gâté.

Et, à ce propos, laissez-moi vous conter une aventure survenue à André Chénier, et bien propre à décourager les prêteurs de livre.

André Chénier, qui avait une prédilection spéciale pour Malherbe, dont il a d'ailleurs commenté les vers, possédait une bonne édition de ce poète, un petit in-8 publié par Barbou en 1776, avec la notice et les notes de Meunier de Querlon. Un jour un visiteur emprunta ce volume à Chénier, qui ne sut pas le défendre, n'osa pas refuser, et le livre ne lui revint que tout maculé d'encre et dans le plus pitoyable état. Sur la première page, Chénier écrivit alors ces lignes :

« J'ai prêté, il y a quelques mois, ce livre à un homme qui l'avait vu sur ma table et me l'avait demandé instamment. Il vient de me le rendre (1781) en me faisant mille excuses. Je suis certain qu'il ne l'a pas lu : le seul usage qu'il en ait fait a été d'y renverser son écritoire, peut-être pour me montrer que, lui aussi, il sait *commenter* et couvrir les marges d'encre. Que le bon Dieu lui pardonne et lui ôte à jamais l'envie de me demander des livres ! »

Un autre motif capital et préemptoire pour ne pas vous séparer de vos livres, c'est que vous en avez sans cesse besoin, et de tous, sans distinction et sans prévision possible. Tel mot entendu, telle bribe de conversation, tel article de journal, un incident ou événement quelconque vous oblige à consulter tel ou tel volume absent qui vous fera défaut, toujours celui-là que vous voudriez feuilleter. Ayez-les donc toujours tous sous la main, prêts à répondre à votre appel.

« Que le diable emporte les emprunteurs de livres ! » voilà la vraie devise, non seulement de tout amateur, mais de tout travailleur. C'est celle dont le peintre du Moustier, au dire de Tallemant des Réaux, avait décoré le « bas de ses livres, » la plinthe de sa bibliothèque. Tout travailleur, tout bon ouvrier a besoin de tous ses outils et ne s'en sépare jamais. *Ite ad vendentes !* « Allez en acheter ! » s'écriait Scaliger.

Pour résumer cette grave et parfois insidieuse et épineuse question du prêt des livres, nous dirons, après Jules Janin :

« Acceptez, si bon vous semble, la devise de Grolier et de Maioli, étalez-la sur les plats de vos volumes, cela peut faire très bel effet et vous valoir de délectables louanges, mais, en pratique, suivez les conseils de du Moustier et de Scaliger : « N'en prêtez pas ! »

ALBERT CIM.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le bonheur se compose des malheurs évités.—W. BUSNACH.

Ne vous divisez point : ralliez-vous, serrez-vous autour du drapeau.—DANTON.

La femme comme la fleur, brille par son éclat et charme par ses attraits.

Le teint d'une femme est sa première parure.

Chez la femme, le cœur parle souvent plus haut que la raison.—ULLA.

Le rôle des femmes, dans la politique, c'est de calmer les ressentiments si variés des hommes, en ramenant leur esprit à la sainte pensée du foyer et de la famille dont la femme est gardienne, et qui doit dominer tous les systèmes politiques, quels qu'ils soient.—OCTAVE FEUILLET.

PRIMES DU MOIS D'AOUT

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ pour les numéros du mois d'AOUT, qui a eu lieu samedi le 1er courant, a donné le résultat suivant :

1 ^{er} PRIX	No	16,369.....	\$50.00
2 ^e	No	17,152.....	25.00
3 ^e	No	8,821.....	15.00
4 ^e	No	39,141.....	10.00
5 ^e	No	566.....	5.00
6 ^e	No	15,999.....	4.00
7 ^e	No	63.....	3.00
8 ^e	No	18,236.....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une prime chacun :

33	5,041	12,472	20,971	29,263	32,953
213	6,163	12,681	21,054	29,368	33,137
754	6,175	13,134	21,195	30,425	33,468
882	6,731	13,586	21,332	30,742	33,776
909	7,324	13,893	22,550	30,961	34,025
1,095	8,382	13,972	22,891	32,127	34,114
1,157	8,546	14,158	23,443	31,263	35,136
2,583	9,215	15,535	24,231	31,651	35,238
2,759	9,657	16,106	25,012	31,767	35,371
3,000	10,833	16,710	25,169	31,832	36,239
3,116	11,010	17,632	25,417	31,965	37,164
3,425	11,351	18,157	26,054	32,341	37,643
3,741	11,742	19,383	27,235	32,529	38,325
3,938	11,963	20,431	28,159	32,701	39,183
4,329	12,058				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'AOUT, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

UN DISTRAIT



—Depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir ; j'ai perdu ma femme.

—Tiens, tiens, et l'avez-vous retrouvée ?

—... !!!

Le Médecin de Famille,

dans la famille, est ordinairement plus intime que la plupart des parents. Tout le monde, dans la maison, a confiance à ce qu'il dit et il étudie les meilleurs intérêts de la famille concernant leur santé. Si vous doutez que

Abbey's Effervescent Salt,

ne soit pas tout à fait recommandable et utile, parlez-en à votre médecin qui connaît l'efficacité et les principes de cette délicieuse et utile préparation.

Les nombreuses lettres de recommandation que les propriétaires ont reçues de médecins éminents démontrent que les déclarations faites par la Compagnie sont exactes.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette préparation sans égale peut servir sera expédié franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à The Abbey Effervescent Salt Company, Limited, Montréal. En vente chez tous les pharmaciens à 25c et 60c la bouteille.

CHOSSES ET AUTRES

—La Colombie de l'Amérique Méridionale renferme 30,000 lépreux.

—Le grand état major russe estime à 1,752,000 hommes l'effectif de l'armée chinoise. Il dit aussi qu'il y a été importé 900,000 mausers pendant les trois dernières années.

A L'EXPOSITION DE PARIS

Le Canada reçoit une médaille d'or pour ses soies en rouleau

La Corticelli Silk Co. vient de recevoir un avis qu'une médaille d'or lui a été accordée pour ses soies en rouleau, ainsi que pour ses soies Brainerd et Arms trong (patenté). Ces dernières sont spécialement pour ouvrages de fantaisie et peuvent endurer le lavage. Nous félicitons la Corticelli Silk Co. du nouveau succès qu'elle vient de remporter à l'étranger, succès qui rejaille sur tout le Canada.

THEATRE NATIONAL

Il y a relâche cette semaine au Théâtre National, pour la complétion des travaux tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs et lectrices que M. Geo. Gauvreau restaurateur, dont l'établissement est au coin des rues Sainte Cathérine et Beaudry est devenu propriétaire de cette place d'amusements. En sus de ce qu'à déjà été dépensé pour la construction de ce théâtre, le nouveau propriétaire va mettre encore de \$4000 à \$5000. Quand le tout sera terminé le Théâtre National, sera un véritable bijou. L'ouverture aura lieu lundi le 10 septembre.

L'on donnera à cette occasion le grand drame à sensation *Le Régiment de Champagne*. C'est la première fois que ce drame sera joué à Montréal. L'on verra 70 personnages sur la scène. Il y aura aussi plusieurs changements importants dans le personnel des acteurs et des actrices et l'on aura l'avantage d'entendre ce qu'il y a de mieux dans le genre au pays.

LA CHOSE EST PROUVÉE

Les affections de la gorge et des poulmons seront guéries par le *Baume Rhumal*, le remède par excellence.

Timbres américains à vendre. S'adresser à nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

EDMOND HARDY

MUSIQUE et INSTRUMENTS

Représentant au Canada des célèbres maisons d'instruments de fanfares et d'harmonie :

MAHILLON, de Bruxelles,

Fournisseur des Conservatoires et de l'armée belge,

BESSON, de Paris,

Fournisseur des Conservatoires et de l'armée française

Violons, Violoncelles,
Mandolines, Guitares, Etc.

Musique Vocale et Instrumentale,
Religieuse et d'Orgue.

Opéras, Opérettes, Saynètes, Duos,
Chansonniers, Etc.

Phonographes ..et.. Graphophones

L'INSTRUMENT DES FAMILLES

Cette machine donne de véritables concerts. Elle fait entendre les musiques Gilmore et Sousa, des solos de Cornet, Piccolo, Clarinette, Banjo, etc., ainsi que les chanteurs les plus en vogue.

Le prix de ce merveilleux instrument est de

\$7.50, \$10, \$12.50, \$20, \$25, \$30 Etc.

En vente chez...

EDMOND HARDY,

Editeur et Importateur de Musique et d'Instruments

1676, RUE NOTRE-DAME - - - MONTREAL

AISE A TROUVER

Si vous ressentez les atteintes de la gorge, si vous n'avez pas de *Baume Rhumal*, allez vite en chercher chez le pharmacien.

Le Passe-Temps

est une superbe revue musicale, avec texte et musique qui paraît tous les quinze jours. Intéressante et utile pour professeurs et élèves, 8 pages de texte et 16 pages de musique choisie; musique de piano, d'orgue, de violon, de mandoline, duos, etc. Une magnifique prime est donnée aux abonnés d'un an. En vente partout, 5 cents le numéro. Abonnement, \$1.50 par année. S'adresser à J.-E. Bélair, éditeur 58 rue Saint-Gabriel, Montréal.

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818.

LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle. Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement: un an \$4.00; six mois \$2.50; trois mois \$1.20: un numéro, 30 cts.

MUSIQUE A 10 Cents

3 pour 25 cents,
15 pour \$1.00,
40 pour \$2.00.

Blossom Valse,
The Phonographe Marche.
Up the Street Marche.
McAlheeny's Cake Walk.
Oriental Valse.
Northern Pearl.
American up to date.
Patrol Comique.
Rambling Gavotte.
The Ball Player Marche.
Pichaninny Shuffle.
L'Élegant Gavotte.
Globe and Eagle Marche.
Esprit du Corps, Marche.
Eleven O'clock "Toast" Marche.
La Tosca Valse.
Minne-ha-ha Polka.
Liberty Bell, Marche.
Manhattan Beach.
Angel of Night, Valse.
Silvery Echoes Reverie.
Come Along, Polka.
March of the Grenaders.
The Oxford Minuet.
The Derby two Steps.
The Beautiful Princess Gavotte.
The Bean Ideal Marche.
Bridal Cake Walk.
Thelma Gavotte.
The Favorite Marche (two steps).
The Belle of Chicago, Marche.
Baritan Gavotte.
Sweet Memory.
Marche G. A. R. in Dixie, two steps.
The twentieth Century Woman, two steps.
Girlish Beauty Gavotte.
Krinolin two steps.
American Line Marche.
Glatiator Marche.
Nordica Valse.

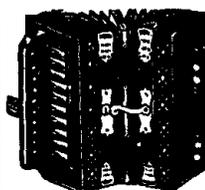
Adressez vos commandes direct-ment

ALBERT TURCOTTE,

Editeur de Mu-ique

445-Rue Rachel-445

MONTREAL, QUE.



GRATIS Nous donnons ce magnifique solo accordéon aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de d'epingles ornées de pierres à 15c. chacune. C'est une beauté. Il a 10 clefs ou, 2 jeux, 2 sets d'anches, caisse en chêne, action à jour et double soufflet avec protecteurs et agrafes. Nous n'exigeons pas d'argent d'avance. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse, et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir ce magnifique accordéon, tous frais payés. GEM PIN COMPANY, Boite LM Toronto, Canada.

Trente ans de succès

GURRISON CERTAINE

en 24 heures
sans OBLIQUES ni NAUSÉES
sans AUCUNE PURGATION

ni avant
ni après
du

VERSOLITAIRE

par les
CAPULES L. KIRN

le "traité débridé"
de **FOURIE MÈRE FURE**
sans Calomel.

M. Kirn se garantit l'efficacité que ses Capules qui portent sa signature.

PARIS, HENRI BOUQUET,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

LAPRÈS-LAVERGNE

Photographes

360 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO
MONTREAL P.Q.

BUREAU
TEL. MARCHANDS 843
BELL EST 1283

RESIDENCE
TEL. BELL EST 1745

LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

Ary Renan, peintre et écrivain français distingué, vient de mourir à l'âge peu avancé de quarante-trois ans. Il exposait à l'Exposition trois toiles qui lui font honneur : l'*Epave*, la *Phaline* et *Lilla*. En littérature, c'était un écrivain de mérite et un poète délicat.

D'après une petite statistique récemment établie il y a, aux Etats-Unis, un aliéné par 701 habitants ; en Belgique, un sur 714 ; en Suède, un sur 712 ; en Angleterre, un sur 443 ; en France, il faut compter un aliéné par 410 habitants.

On vient d'élever, à Paris, une statue en l'honneur de celui qui a été le "fondateur de la chimie," le grand Lavoisier. La monument est fait de l'or de tout le monde civilisé, puisque les souscriptions sont venues de tous les pays, et principalement de la Russie, l'Allemagne, les Etats-Unis, l'Angleterre, l'Italie, la Belgique et l'Autriche.

La France est envahie par les insectes. Dans la nuit du 23 au 24 juillet, vers 3 heures du matin, il est tombé, sur Nancy et les environs, une véritable pluie de fourmis énormes, aux ailes transparentes. Le 26 juillet, une véritable invasion de sauterelles désolait les environs de Sorges, près de Périgueux. Des nuées de criquets dévastaient les champs, s'attaquaient même au tabac et à la vigne, détruisant tout. Jamais semblable fléau ne s'était abattu sur le pays. On attribue l'éclosion de ces malfaisants insectes aux chaleurs exceptionnelles que l'on subit là-bas, tout comme ici.

C'est au pays où fleurit l'oranger, en Italie, que les plus célèbres jeûneurs naissent, jeûnent et meurent. Quelques-uns, aimant les voyages, quittent le sol natal pour aller étonner les peuples.

Témoin ce Carus qui, frais débarqué d'Italie, fait en ce moment sensation à Châlon sur-Saône. Pour donner au spectacle un peu d'inédit, il s'est fait enfermer dans un cercueil dont le couvercle en verre sera scellé publiquement et visible jour et nuit.

Carus compte rester ainsi cent soixante-huit heures consécutives sans boire ni manger, ni même respirer, ce qui est le comble du jeûne.

Le *Manchester Guardian* conte, avec toute la gravité désirable, qu'on vient de pêcher dans un lac du Canada un esturgeon énorme, tout harnaché ; un collier sous les ouïes, garni de ses grelots, sur le dos une sellette, et sur l'épine dorsale, pendant aux flancs deux traits de cuirs.

D'ailleurs la propriété de ce harnais a été revendiquée par un habitant de la ville d'Aylmer dont le cheval et le traîneau avaient été engloutis dans une promenade d'hiver sur la glace. Sans doute qu'après avoir mangé le cheval, l'esturgeon aura jugé original de s'habiller du harnais...

Quand on entre dans le domaine des hypothèses tout est possible !

Casario, l'assassin de M. Carnot put, on s'en souvient, mettre facilement son funeste projet à exécution en montant sur le marchepied de la voiture du Président de la République.

On fit alors remarquer que si la voiture présidentielle n'avait pas eu de marchepied l'assassin n'aurait pu se servir de ce point d'appui pour atteindre plus commodément sa victime.

De même, le marchepied a joué un rôle important dans l'assassinat du roi Humbert. En effet Gaetano Bresci a sauté sur le marchepied de la voiture du roi d'Italie pour lui tirer à bout portant trois coup de revolver.

Enfin c'est le marchepied qui a encore facilité la tentative d'assassinat dirigée contre le Chah de Perse. Que ne supprime-t-on le marchepied !

Voici, sur le roi Humbert, une anecdote qui n'a d'autre saveur que celle d'être authentique, si toutefois elle l'est.

C'était en 1887, à Milan, à l'inauguration d'une exposition de panification. Sa Majesté était accompagnée du général Pasi, du président du comité de l'Exposition, du ministre des finances Grimaldi, d'un groupe d'exposants et de plusieurs journalistes.

Or, le général Pasi n'aimait pas les journalistes et il le leur faisait sentir quand il pouvait. Ce jour-là, comme il s'efforçait de les éloigner pour soustraire le roi et le cortège officiel à leur curiosité, Humbert se tournant vers Pasi lui dit en souriant :

— Laissez donc, général, ces messieurs venir avec nous. Après tout, ce sont nos maîtres !

Par le plus grand des hasards, un portrait de M. Bryan, le candidat présidentiel démocrate, vient de sauver des eaux un jeune Américain qui se noyait.

Se livrant au canotage sur la rivière Seneca, près de Syracuse (Etat de New-York), M. Frank Sivan s'aperçut soudain que son bateau chavirait, mais presque en même temps il vit une caisse qui flottait. Il s'accrocha à cette épave et, grâce à elle, il put gagner la rive.

Dans la caisse providentielle se trouvait un grand portrait de M. Bryan.

Les démocrates de Syracuse ont acheté le portrait et l'ont suspendu à la place d'honneur dans la salle de réunion de leur club avec cette inscription : " Notre candidat flotte toujours au sommet. Rien ne saurait le couler."

Et voilà comment se créent les réputations.

Un journaliste anglais a fait l'addition de toutes les pertes en morts et blessés subies par les Boers depuis le commencement de la campagne du Transvaal, d'après les dépêches de source anglaise.

Si l'on croyait ces dépêches, les Boers auraient perdu, à l'heure actuelle, plus de 250,000 hommes.

Or, de l'aveu des Anglais, les Boers n'avaient au début que 50,000 combattants, et le journaliste anglais demande ironiquement comment ces 50,000 hommes, qui ont eu 250,000 tués et blessés, peuvent encore tenir en échec les 235,000 hommes de l'armée britannique.

C'est, en effet, assez difficile à expliquer autrement que par ce fait, que les dépêches des généraux anglais tuent plus de Boers que leurs canons.

Cela vaut mieux pour les Boers.

Nous lisons dans le *Pearson's Weekly* : " Tout ce qui a trait à la Chine a toujours intéressé le reste du monde, et les événements qui se déroulent aujourd'hui dans ce vaste empire ont pour résultat de fixer davantage encore l'attention sur tout ce qui s'y passe.

" Une branche de commerce, bien étrange pour nous autres, Européens, s'est développée dans le Sud de la Chine. C'est celui des lézards desséchés. Ces sauriens proviennent de la ville de Nan-Soung, dans

la province de Kivangsi, où ils vivent dans des trous à trois ou quatre pouces au-dessous du sol. La nuit, ils quittent leur repaire et sont capturés facilement. L'année dernière, le port de Pakhoï avait exporté 174,636 de ces reptiles, évalués à £2,000.

" Les lézards desséchés sont consommés par les Chinois sous forme de bouillon ou de consommé, et ils s'en servent aussi comme médicament prophylactique contre la phtisie.

" Telle est la demande à Hong-Kong de ce médicament, que cette denrée a atteint des prix exorbitants."

Le comte de Walderssee, le commandant des Alliés, en Chine, a épousé, le 14 avril 1874, la veuve du prince Frédéric de Schlesvig-Holstein, cousin de l'impératrice Augusta-Victoria. Il a donc avec le souverain lui-même une espèce de parenté par alliance. Sa femme est une riche Américaine, née miss Mary Esther Lee.

La comtesse de Walderssee est une des seules femmes qui ait joué un rôle dans la politique allemande. Bismarck l'avait en horreur. Mais elle était fort influente pendant les cent jours que régna Frédéric III et dans les dernières années de Guillaume II. Elle passait pour favoriser la double campagne antisémite et socialiste chrétienne du fameux M. Stoecker et présidait des réunions d'évangélisation, où le kronprinz, l'empereur actuel, parut à plusieurs reprises, au grand scandale du chancelier de fer. C'est sans doute la comtesse qui avait rêvé pour son mari un grand rôle politique.

Voici maintenant que les collections géologiques sont mangées ! Et pourquoi ? Il ne s'agit point d'un rongeur, d'une souris, d'un rat, mais bel et bien d'être humain, d'une négresse employée au nettoyage des galeries de collections d'un musée, dans le Sud des Etats-Unis. Le musée en question possédait cinq blocs d'argile, qu'on ne mettait pas sous clef, à cause de leur peu de valeur, mais auxquels on tenait pour leur pureté extraordinaire : or, il y a quelque temps, on s'aperçut qu'ils avaient disparu, et l'on reconnut que d'autres blocs voisins portaient des empreintes de dents. On mit des agents de police en surveillance, et l'on put prendre sur le fait une négresse chargée du nettoyage, qui agrémentait son menu ordinaire en dévorant des blocs d'argile. C'était une manie malade mais qui ne doit pas étonner outre mesure, car on rencontre un certain nombre de peuplades primitives qu'on peut appeler avec raison des mangeurs de terre.

Aussi loin que nous remontons dans la nuit des temps, il s'est toujours trouvé des prophètes pour dévoiler au monde les cataclysmes qui l'attendent.

Aussi, l'assassinat du roi d'Italie, eh ! bien il était prédit dès l'année dernière.

Ouvrez, si vous en doutez, l'almanach du père Moore et vous lirez :

" Un grand monarque sera tué par un de ses sujets à l'époque des grandes chaleurs."

C'est un peu vague, il est vrai ; mais enfin on ne peut pas demander aux astrologues, même les plus éclairés, de mettre les points sur les i.

Consulté à ce sujet, le père Moore a répondu :

" Le meurtre seul m'a été annoncé et mes yeux ont été voilés au sujet de la personne qui devait succomber.

" Mais j'ai été beaucoup plus heureux en ce qui concerne l'année 1901, car je peux annoncer avec la plus grande précision qu'au mois de juin de la prochaine année le jeune roi d'Espagne sera l'objet d'un grand attentat de la part des anarchistes."

Quant à la France, elle passera en janvier 1901 une terrible convulsion politique où la République manquera de tomber.

Les prophètes sont, en vérité, d'étranges gens que rien ne décourage.

ANALYSES GRAPHOLOGIQUES

La graphologie n'est rien moins que la photographie de l'âme.

Envoyez une page au moins de l'écriture naturelle de la personne dont on veut connaître le caractère, avec sa signature, c'est-à-dire que cette écriture soit prise dans une lettre que la personne a tracée, sans pouvoir se douter que cette lettre est destinée à une analyse; il faudrait également que l'écriture ne soit pas une dictée, car dans ce cas la personne en écrivant change sans s'en apercevoir le caractère intime de son écriture.

Joignez à l'envoi cinq cents en timbres-poste, et l'analyse paraîtra suivant l'ordre de sa réception dans un prochain numéro du journal.

Adressez toutes communications concernant ce sujet comme suit: Graphologie, LE MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

Si l'on désire une réponse détaillée par lettre particulière, adresser la somme de 30 cents en mandat ou bon de poste.

RÉPONSES AUX CORRESPONDANTS

Expérience.—Timidité; nature convergente et personnelle; discrétion; vivacité; volonté faible; coquetterie; orgueil de supériorité et de comparaison; esprit de domination, mais plus dans la pensée que dans les actes; prétention; très grande économie; obstination, ruses; ténacité; peu attaché aux plaisirs terrestres; manque d'ordre et de prudence; vous voyez toutes choses en roses; vous avez trop confiance au monde; impartialité; jugement sain; imagination modérée; sensibilité; amour.

Une Fallivérienne.—Manque de goût; sans gêne; avarice; matérialisme; nature dévouée; gourmandise; imagination lente; caractère, humeur changeante; confusion d'idées; simplicité; dédain de toutes cérémonies; nature passionnée; sensibilité extrême; ordre; minutie, soin des détails; aucune vivacité; prudence; obstination; volonté ferme; sympathique; sens de protection, déférence aux humbles et aux faibles.

Le malheureux R.—Orgueil; sentiment du beau; amour des honneurs; vous exagérez la valeur de vos capacités ou de votre position sociale; nature dévouée; trop forte imagination, causant confusion d'idée; sensualité; très peu communicatif, vous cachez votre pensée; défiance; ordre; aime à faire les choses avec précision; vous voyez les mauvais côté des choses, et vous êtes porté à vous en affliger; politesse cérémonieuse; logicien; esprit de soumission, mais sans bassesse; homme pratique et positif; discrétion; ambition; diplomatie; aptitude aux négociations.

Albert Ottawa.—Orgueil de vous-même; originalité; esprit rétrograde; primesautier; irréflexion; logicien; sensibilité; esprit lucide et attentif à se défendre; tient à être compris; toute petite affaire est pour vous une chose grave; tristesse, sujet à la mélancolie; don d'influencer; franchise; communicatif; caractère ferme; développement de la volonté sans excès; sans gêne; aucun goût artistique; bizarrerie; diplomatie; aptitude commerciale; désordre; économie mal dirigée; caractère et humeur inégale.

EMILE ZOLA

L'écrivain français bien connu



EMILE ZOLA écrit :

Le VIN MARIANI—L'élixir de vie qui combat la débilité humaine, la vraie cause réelle de toute maladie — une véritable fontaine de Jouvence scientifique qui, en donnant de la vigueur, de la santé et de l'énergie, créerait une race entièrement nouvelle et supérieure.

EMILE ZOLA.

Rien n'a jamais été si fortement et si justement louangé que le

VIN MARIANI

VIN MARIANI, le célèbre tonique français pour le corps, les nerfs et le cerveau pour ...

Les Hommes Surmenés, les Femmes Délicates, les Enfants Maladifs

Le VIN MARIANI est approuvé par la faculté médicale dans le monde entier. Il est spécialement recommandé pour les Troubles Nerveux, les Maladies de la Gorge et des Poumons, la Dyspepsie, la Consommation, la Débilité Générale, la Malaria, les Maladies Epuisantes de la Grippe.

En vente chez tous les pharmaciens.

Refusez les substitutions.

Le VIN MARIANI donne la force

SEULS AGENTS POUR LE CANADA.

LAWRENCE A. WILSON & CIE.,
87, RUE ST-JACQUES, MONTREAL.

Une simple application de

COMME Du Dr. Adam

GUERIT LE MAL DE DENTS

Prix: 10 Cents.

En vente dans toutes les Pharmacies

Manuela Gratia. — Culture d'esprit; forte imagination; défiance; toujours portée à juger en mal, à voir le mauvais côté des choses et à vous en affliger; orgueil de vous-même; nature convergente; susceptibilité; désir d'attirer l'attention par l'étrangeté; crainte de se produire; ordre; amour du travail; propreté; vivacité; ténacité; esprit de soumission; ne tient nullement à imposer sa volonté; franchise; recherche du mieux; tient à se perfectionner; logicien; jugement sain; imagination pondérée; goût de l'art; cœur aimant et sensible.

Berengère Seule. — Amour passionné; sensibilité extrême; méfiance; timidité; vivacité qui va jusqu'à l'emportement; trop forte imagination; désordre; cache sa pensée; capable de conter un mensonge; caractère inégal; économie de petits riens, mais généreuse sous l'influence de certaine passion.

Aurore. — Votre lettre ne respire que la gourmandise et le matérialisme; vulgarité; timidité; exaltation; idées confuses; caractère inégal; vous refoulez au fond de votre cœur le peu de sensibilité et d'amour que vous avez; absence d'orgueil et de prétention; vie matérielle; terre-à-terre; rien de sublime, de relevée; économie sordide; nullement disposée à se sacrifier pour autrui; trop forte imagination; dédain de toutes cérémonies.

(Voir page 302)

INSTITUT DU DR. W. LYONS-GAUCHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell, Est, 708.

Consultations gratuites.

SUCCES EXTRAORDINAIRE

C'est au mois d'août dernier que le VIN DES CARMES a été lancé sur le marché de Québec, et l'expérience a si merveilleusement réussi qu'il a fallu doubler l'importation de mois en mois. Il n'est peut-être pas un seul malade dans toute la Province qui ne connaisse et n'aime le VIN DES CARMES. Les propriétés extraordinaires de cette préparation sont la seule explication de son succès.

Cook's Cotton Root Compound
Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sur, efficace. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.
Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. E. McGale, 2128 Notre Dame Street, Montréal

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE — DYSPÉPSIE — MANQUE D'ÉNERGIE — PÉRIODES — ÉPUISEMENT — avec les **PILULES AN-ONIO**
toniques, digestives, reconstituantes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ANTHUR DÉCARV.

GRATIS Cette magnifique bague ornée d'opales dans une belle boîte doublée de peluche aux personnes qui vendront une douzaine d'élegants paquets de parfums à la Rose à la Violette et à l'Heil-trope à 10c. chacun. Cette bague est faite d'un merveilleux métal, Goldalloy, qui ressemble à l'or pur et qui ne change jamais. Elle est ornée de 3 opales opales. Envoyez-nous cette annonce avec votre adresse et nous vous expédierons le parfum par la poste. Quand vous l'aurez vendu envoyez nous l'argent et nous vous ferons parvenir la bague et la boîte. HOME SPECIALTY COMPANY, Boite L. Toronto.

Edgard.—Défiance ; crainte du qu'en dira-t-on ; toujours prêt à vous effacer, à vous sacrifier pour le bien des autres ; ruses ; discrétion ; douceur ; orgueil de comparaison ; logicien ; homme positif et pratique ; esprit rétrograde ; matérialisme ; caractère inégal ; volonté faible ; indécision ; incapable de se donner aucune direction ; vivacité ; manque d'ordre et de précision ; faiblesse de volonté ; presque de l'insouciance ; sans cérémonie, à la bonne franquette ; dédain de la prétention mondaine.

Elisa B.—Souplesse d'esprit ; se pliant à tous les besoins du moment ; se prêtant à toutes les exigences des situations ; peu attaché aux plaisirs terrestres ; prétentions et coquetteries ; orgueil de vous-même ; idéaliste ; plus penseur que réalisateur ; très grande vivacité ; aimant à conduire et à imposer son idée mais plus en pensée qu'en action ; politesse cérémonieuse ; douceur ; diplomatie loyale ; ne tient nullement à l'argent et aux yeux d'un avaré, vous êtes un prodige ; exaltation causant quelque peu confusion d'idées ; volonté faible, mais un peu de vivacité.

Mon cousin Jean.—Esprit sobre, contenu ; nul désordre d'imagination ; sentiments de l'art ; goûts naturels ; facilités de l'esprit ; aptitude littéraire ; don d'influencer ; ouverture d'âme ; franchise ; esprit dominateur, tient à être écouté ; vivacité ; satisfait de sa personne ; content de lui-même ; confiance en soi ; ordre précision ; ruses ; défiance ; conception vive de la pensée ; volonté forte ; amour de la clarté ; tient à être compris ; écriture type en ce qu'elle indique : grande lucidité d'esprit et constance ; amour et sensibilité.

Capitaine.—Orgueil de vous-même ; sens de protection ; matérialisme ; sensualisme ; gourmandise ; prétention ; esprit rétrograde ; vivacité extrême ; volonté forte ; imagination vive ; jugement sain et fort ; sans gêne ; amour du confortable sans prodigalité ; sensibilité contenue se raidissant, contre la trop grande sensibilité ; diplomatie ; aptitude aux négociations ; désordre et manque de précision ; ouverture d'âme et franchise.

Antoinette.—Vous avez une écriture type comme signe de caractère changeant ; nature mobile que tout emporte, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre ; légèreté d'esprit ; irréflexion ; très grande économie ; mélancolie ; tristesse ; esprit de protection ; déférence aux faibles ; orgueil de comparaison ; nature dévouée ; retenue de la pensée ; imagination ponctuelle ; douceur ; crainte de déplaire ; vivacité ; défiance ; absence de prétention.

Minnehaha.—Écriture type indiquant l'angulosité du caractère ; entêtement ; et si ce n'était que votre sensibilité, je dirais même qu'il y a dureté ; amour de la possession et de l'accaparement ; très grande vivacité ; très peu de douceur ; ce qui vous conduit à la colère ; tout-à-fait décidé à ne pas vous sacrifier pour le bonheur des autres ; tendance à la mélancolie et à la tristesse ; susceptibilité ; jalousie ; crainte des revers et de l'opinion publique ; esprit logique ; netteté d'idées ; jugement sain ; orgueil de comparaison ; culture de l'esprit ; sensualité.

Canada.—Écriture de couvent ou l'écriture banale des routiniers ; nature

Mlle Clarisse Leblanc

Guérie du mal de tête par les Pilules Rouges

Un grand nombre de femmes souffrent du mal de tête pendant les chaleurs de l'été, car pendant ce temps de l'année, elles sont plus faibles et plus exposées aux maux que la faiblesse du sang amène. Nous conseillons à ces femmes d'éviter de prendre des poudres ou des cachets, afin de se soulager, car

ces préparations n'apportent du bien que pour quelques moments, et quelquefois elles peuvent causer beaucoup de douleurs en affaiblissant le cœur.

Les PILULES ROUGES, prises à la dose de deux après chaque repas, en donnant au sang la force nécessaire, guériront les femmes des maux de tête dont elles souffrent.

« Après avoir pris les Pilules Rouges fidèlement pendant trois mois, je me suis trouvée en parfaite santé et aujourd'hui je me fais un plaisir de recommander aux femmes qui pourraient souffrir comme moi du mal de tête et de mauvais sang, de prendre les Pilules Rouges, et elles guériront certainement.

Les vraies PILULES ROUGES se vendent toujours en boîtes contenant cinquante pilules et ne se vendent jamais au cent ni à 25 cts la boîte ; elles ne sont non plus jamais vendues de porte en porte par les colporteurs. Si votre marchand ne les tient pas, elles vous seront expédiées sur réception du prix : 60 cts la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE



Mlle CLARISSE LEBLANC

front.
Le témoignage suivant est un exemple frappant de ce que ces Pilules peuvent faire pour renforcer la constitution.

Messieurs les Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine, No 274 rue St-Denis Montréal.

« Chers Docteurs,

« Pendant deux

Mlle CLARISSE LEBLANC,
No 77 rue Lilac,
Pawtucket, R.I.»

convergente ; vous aimez à faire les choses tel que convenu ; précision ; ordre poussé jusqu'à la minutie, politesse cérémonieuse ; stabilité de caractère ; votre écriture est trop appliquée.

Shakespeare.—Désir d'être remarqué, de produire de l'effet, d'être aimé et d'attirer à soi ; habileté à jeter les filets ; économie petite et dissimulée ; sensualité ; timidité ; prétention ; nature aimante, douce et caressante ; petite vivacité ; volonté forte ; caractère stable ; esprit de soumission ; politesse cérémonieuse ; franchise ; orgueil de vous-même ; prudence ; imagination vive qui cause un peu de confusion d'idées.

Philosophe.—Orgueil de vous-même, sens de protection, déférence aux humbles, facilités de l'esprit ; très forte imagination, sans nuire à la limpidité de l'esprit ; minutieux ; amour des détails ; particulier ; culture de l'esprit ; franchise ; ouverture d'âme ; économie ; volonté ferme ; matérialisme ; nature aux aspirations modérées ; goûts simples ; absence de faste ; nulle mobilité d'impressions, caractère suivant toujours la même direction ; grande sensibilité ; sens esthétique ; positif et pratique ; plus réalisateur que penseur ; développement de la volonté sans excès.

(Voir page 3.3)

PERSONNEL

Mlle Eva Routhier est de retour d'un voyage à New-York et Toronto, où elle a visité les plus grands établissements de modes de ces deux grandes villes. Elle a fait un choix judicieux des dernières nouveautés, dont elle a un assortiment complet, entre autres le chapeau READY TO WEAR, qui est appelé à faire fureur cet automne. Mlle Routhier est maintenant prête à recevoir la clientèle à son établissement, No 1777, Sainte-Catherine. Les dames et les demoiselles sont cordialement invitées à lui rendre visite.

IMPLES QUESTIONS

D'où vient la consommation ? D'un rhume négligé qui tourne en bronchite s'il n'est soigné avec le Baume Rhumal.

GUERIT LE RHUME EN UN JOUR

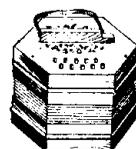
Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous en fera voir s'il n'est pas guéri par le Baume Rhumal.



Phosphatine de Wood

Le Grand Remède Anglais. Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sur connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyé sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, et guérira. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.

The Wood Company, Windsor, Ont.
B. E. M. G. L. 2123 Notre-Dame Street Montréal



GAGNEZ Ce concertina d'un son de vingt-cinq et de soufflets de faiblesse, en vendant seulement que vingt magnifiques épingles de fantaisie à 15 cents chacun. Envoyez-nous, et nous vous enverrons les épingles par la poste lorsque vous les aurez vendues. Envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre concertina, tous frais payés. GEM PEN CO., Boite LM Toronto, Can.



PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D' CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Nouveauté --- Corsets Parisiens



BUSC DROIT, BUSTE BAS,
HANCHES dégagées, COURT—4 agrafes.

Les deux dernières agrafes du busc sont très rapprochées pour le renforcer. Spécialité du BUSC DROIT.

Essayez-le, vous n'en désirerez jamais d'autres. Si le BUSC de votre corset CASSE, nous le réparons à nos frais. Le moyen est d'acheter notre CORSET ÉTAMPÉ qui ne se trouve pas ailleurs.

J. B. A. LANCTOT, 152, St-Laurent, Fabricants de Gants
Téléphone Main 3187.

LE PASCAL

Est un appareil photographique d'un genre tout spécial, le seul qui puisse faire douze photographies en douze secondes. Il est supérieur à tous les points de vue aux autres appareils de même dimensions. Il est d'un fonctionnement très facile, et par sa simplicité, et son prix modique il est à la portée de tous les âges et de toutes les bourses.

En vente chez le dépositaire des CÉLÈBRES PLAQUES LUMIÈRES.

F. CORDON,

1835, rue Notre-Dame.

Agent général de A. Lumière & Ses Fils.



A. S. de Philosophe.—Je ne massacre personne par plaisir, ce n'est pas de ma faute si le monde est rempli de défauts (moi comme les autres). Je ne fais que dire ce que je trouve d'après les signes graphologiques. Exaltation qui nuit à la limpidité du jugement ; caractère très changeant ; volonté faible ; grande vivacité et raideur ; esprit d'accaparement et tenacité ; timidité ; défiance ; amour du confortable ; esprit de luxe ; amour des honneurs ; ruses ; extravagances ; originalité ; manque d'ordre et de précision ; orgueil de supériorité ; irréflexion ; ambition ; diplomatie ; dissimulation ; esprit se souciant peu de la forme ; nature à allure libre.

Ecarté de Duluth.—Esprit rétrograde ; dédain de prétentions mondaines ; ouverture d'âme ; vous dites tout ce que vous pensez ; caractère et humeur très irréguliers ; nature passionnée ; discrétion ; irréflexion ; primesautier ; nature dévouée ; le cœur sur la main, toujours prêt à vous sacrifier pour le bien des autres ; sensualité ; le cœur conduit la tête ; manque de persévérance ; douceur ; imagination trop mouvementée ; sympathique ; communicatif ; puissance de se faire aimer ; incapable de se donner aucune direction ; clément et gratitude.

Liliane.—Economie dissimulée ; nature convergente ; politesse cérémonieuse ; jugement sain ; clair et précis ; vivacité ; douce ; orgueil de vous-même ; cœur aimant et sensible ; esprit de soumission ; beaucoup d'ordre et d'activité ; propreté ; franchise ; esprit régulier ; calme ; juste retenue de la pensée ; esprit gracieux ; goûts naturels ; ténacité ; délicatesse ; réserve.

Moucheron.—Mon cher moucheron, je ne suis pas capable de vous ménager plus que les autres, il faut que je vous dise ce que je vois, les défauts comme les qualités et que Dieu veuille que vous en retiriez quelques bénéfiques. Permettez moi de vous donner un conseil : soyez plus calme, plus réfléchi ; ne vous croyez pas si capable, c'est la seule manière de parvenir à connaître quelque chose ; confusion d'idées ; sensualité ; vivacité ; caractère changeant ; volonté faible ; aucune retenue de la pensée ; désordre ; impartialité ; douceur ; incapable de vous donner aucune direction.

Brunette (de Saint-B.).—Pose ; désir d'attirer l'attention par des actions étranges ; désir d'être remarquée ; coquetterie de jeune fille ; tristesse et mélancolie, mais à certains moments vous faites des efforts pour combattre cette abatement ; nature dévouée ; sans gêne ; économies de petits riens ; aucun goût artistique ; matérialisme ; absence de faste ; timidité ; constance ; vivacité ; crainte de l'opinion publique, du qu'en-dira-t-on ; cœur aimant et sensible ; sens de protection ; déférence aux faibles ; imagination calme ; conception d'idées lente.

Febrina.—Recherche du mieux ; tient à se corriger ; orgueil de supériorité ; nature personnelle et convergente ; distraite ; timidité ; matérialisme ; gourmandise ; vivacité ; vous cachez votre pensée ; très grande économie ; forte imagination ; cœur aimant et passionné ; douceur ; manque de goût et de délicatesse ; esprit confus ; cordialité ; ré-

.. TFL. BELL 1387 ..



Royal Silver Plate Co.

PLAQUEURS EN OR
ET EN ARGENT...

Vieilles Argenteries Réparées et Replaquées.
PRIX MODÉRÉS.

40, COTE ST-LAMBERT, Montréal.

Qualité et Prix

C'est ce qui compte dans l'achat des Meubles

La Qualité Signifie les meilleurs matériaux, fabrication dans tous les derniers dessins, par des ouvriers de première classe.

Le Prix Signifie, chez nous, la somme la plus minime à laquelle il soit possible d'acheter des meubles de qualité.

Pourquoi ne pas venir ici et nous donner l'opportunité de vous montrer notre stock avant d'aller acheter ailleurs. Ça vous sera profitable.

RENAUD, KING & PATTERSON,

652, RUE CRAIG. 2442, RUE STE-CATHERINE

Le lait ne convient pas
Aux Enfants



pendant la saison d'été. Il est sujet à s'aigrir et à troubler les fonctions digestives des jeunes enfants. Avec

LA PEPTONINE

on n'a aucun de ces inconvénients à redouter. C'est un aliment complet, pur, parfaitement stérilisé et qui se prépare indifféremment à l'eau ou au lait.

Prix : 25 cts la Grande Boite.

Gros : F. Coursol, 382 Avenue de l'Hôtel-de-Ville, Montréal.

Si vous avez

\$5.00

Vous pouvez aspirer à devenir propriétaire d'un terrain à

VIAUVILLE

Si vous êtes bon citoyen, quand même vous n'auriez pas d'argent, vous pouvez aspirer à devenir propriétaire d'une maison à

VIAUVILLE...

Pour plus amples informations s'adresser à M. ED. GOHIER, représentant pour la vente des terrains de la succession T. C. VIAU,
5 2, Edifice de la New York Life.

CAMERA GRATIS Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2x2 pouces et il rapporte que j'ai gagné intelligemment peut apprendre comment le faire tout-donner, en cadre à imprimer, 1 plateau à développer, 1 paquet de "developper", 1 set de directions, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez la gagner facilement en vendant seulement 15 de plumes en verre à 10c. chacune. Elles ont un diamètre de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement emballée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la camera tous frais payés. Toledo Pen Company, Boite 137 Toronto

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79 Paris.

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements : Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

veuse ; amour ; réflexion ; prudence ; ordre ; impatience.

Lisette aimante.—Votre caractère est assez difficile à définir, car il est très changeant ; par moment vous êtes dans des dispositions d'égoïsme et en d'autre temps vous êtes toute disposée à être utile à votre prochain ; il en est de même pour votre économie ; vous paraissez assez généreuse ; vous aimez le confortable et parfois vous commettez des actes de pingrerie ; la même chose pour votre orgueil excentrique ; ambition ; nature sensuelle ; douce et caressante ; ordre ; jugement clair et précis ; imagination calme ; discrétion ; retenue de la pensée ; un peu de vivacité ; sensibilité ; tenacité ; franchise ; légèreté ; esprit de soumission ; politesse ; délicatesse ; réserve.

Amo.—Ecriture remarquable, très remarquable par le signe d'avarice et d'obstination ; vie matérielle et vulgarité ; absence complète d'orgueil et de prétention ; timidité ; originalité ; vivacité ; passionné ; sensibilité débordante et contenue ; exaltation ; manque de sang-froid ; confusion d'idées ; humeur et caractère très irréguliers ; sujette à la tristesse et à la mélancolie, mais par un effort de votre volonté vous chassez ces humeurs noires ; désordre ; simplicité ; raideur ; manque de grâce ; nature dévouée ; cœur bon ; ouverture d'âme ; sans-gêne ; manque de goût artistique ; la tête gouverne le cœur.

O. S. W.—Equité ; agressivité ; matérialisme ; orgueil de comparaison ; caractère ferme, et un peu d'entêtement ; nature rayonnante ; le bonheur des autres d'abord et le vôtre ensuite ; défiance ; crainte de l'opinion publique ; impatience ; ordre ; sans-gêne ; économie ; manque de douceur ; mais sensible ; ambition ; vous n'aimez nullement à imposer votre idée ; il y a plutôt esprit de soumission ; nature aimante ; exaltation qui nuit un peu à la clarté d'esprit ; excitation ; simplicité ; discrétion ; retenue de la pensée ; diplomatie ; caractère irrégulier.

Edmourine.—Votre écriture est remarquable en ce qu'elle indique la confiance que vous avez en vous-même ; vanité ; désir d'être remarqué ; d'attirer à vous ; coquetterie ; habileté à tendre le filet ; cœur aimant et sensible ; nature caressante ; légèreté d'esprit ; amoureuse du faste ; dédain de toute bassesse ; ambition ; douceur ; égoïsme caché ; économie sans mesquinerie ; franchise ; trop de confiance au monde ; vous voyez tout en rose ; nature sensuelle.

Diane la chasseresse.—Timidité ; douceur, crainte de déplaire ; affabilité ; bonté ; dévouement ; nature aimante et caressante ; vivacité extrême ; obstination ; exaltation ; extravagance ; originalité ; orgueil de supériorité ; politesse ; vous voyez toutes choses en rose ; ruses ; dissimulations ; diplomatie ; désordre ; discrétion ; absence de faste ; ténacité ; aversion de l'étiquette ; économie ; nature aux aspirations modérées ; goûts simples ; sympathique ; flatterie.

P. O. N...
Professeur de graphologie.
(A suivre)

Une Rupture

Veut dire

Etre Crevé!

C'est souffrant, mais ça peut être guéri permanentement par

La Compagnie de Montréal
Pour la
Guérison des Ruptures

M. CHS. CHARTRAND, 270, rue Sanguinet, employé de la Cie Lake of the Wood Milling a été radicalement guéri d'une hernie crurale qui le faisait souffrir depuis 3 ans.

Informations données par correspondance

129c, RUE RACHEL
(Coin Chambord)

MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

P. S. — Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal, peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

..HOTEL BELLEVUE..

VARENNES

Le plus beau site des environs de Montréal. Communications faciles par bateaux et chemin de fer de la Rive Sud. Ameublement neuf. Cuisine de première classe. Le confort du chez soi. Pensionnaires à la semaine ou au mois. Prix modérés. Commodément situé, sur le bord du fleuve, l'Hôte Bellevue est certainement l'endroit qui convient pour passer la saison des chaleurs. Pêche, canotage, etc. Pour plus d'informations, s'adresser :

DAME Ve TÉTRAULT
PROPRIÉTAIRE.

HOTEL ST. JAMES

THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS LE G.T.R. ET PRES DU C.P.R. Hôtel de premier ordre et entièrement aménagé à neuf. Confort parfait et prix populaires.

Heures de bureau 9 h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

ON DEMANDE à placer \$34,000

par Petit Montant à taux bas.

JEAN-CH. BRAZIER.

Bell Tel. M. 2784. 97, ST-JACQUES.

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGENIEURS CIVILS ET ARPENTEURS

107 RUE ST. JACQUES. MONTREAL

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la puissance

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de L'OBESITÉ



DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :

PHARMACIE LACHANCE
1584, RUE STE-CATHERINE, Montréal.
PRIX, \$1 25 LA BOITE

(Expédié franco par la malle sur réception du montant.)

12645

RECONNAISSANCE



— Au secours, je me noie.



— Ma foi, je crois qu'il me devra une fière chandelle, il pourra me donner une récompense.



— Regardez, vous m'avez déchiré mon paletot neuf avec votre crochet, vous auriez sûrement pu faire autrement ; quel maladroit vous faites.

GRATIS

Nous donnons ce joli Canif à quatre lames avec manche en nacre de perle à ceux qui vendent 6 paquets de notre **Poudre à Limonade** à 10 cents chacun. Envoyez votre adresse et nous vous expédierons la Poudre à Limonade franco. Quand vous les aurez vendus, envoyez l'argent et nous vous retournerons le canif gratuitement. Adressez :

GEM NOVELTY CO
TORONTO, ONT.

HOTEL RICHELIEU

Nouveau propriétaire
L. A. COTÉ
Ex-Gérant de
L'HOTEL RIENDEAU

L'Hôtel a été restauré. Il y aura une direction sans reproche. Excellente cuisine et chambres confortables. Prix populaires.

LIBRAIRIE FAUCHILLE, 1712, rue Ste-Catherine, Montréal.
Vient de recevoir de Paris les dernières nouveautés suivantes : 20 Femmes, par Lorrain, 65c ; Léa, Frédérique, Marcel Prévost, 90c ; L'Or Sanguant, La fleur de joie, Daniel Lesueur, 90c ; La femme dans la famille, baronne de Hauff, 90c ; Demi-volupté, René Maizeroy, 90c ; La courtisane de Memphis, P. Castanet, 90c ; Drame de famille, L'écran P. Bourgeon, 90c ; Sinorix, E. Hugny, 90c ; Zoby, Henri Gravelle, 90c ; 40 ans de théâtre, P. Sarcey, 90c.
Toujours en main La Clé des Songes, Le Guide des Amants, Le Secrétaire des Amoureux, l'Art de tirer les cartes, La Graphologie, Piron, etc. Le salon de 1900, Les femmes gélantes No 7, La Grande Vie No 10 à 20 cents le No. L'Exposition de 1900, 15 cents le No. Toute commande exécutée promptement.

EPILEPSIE

ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le Dr **KELNERS' NERVE RESTORER**. Aucune attente après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, dans de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITEZ UNE BOUTEILLE D'ESSAI A \$2.00, GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARRIS, 1700, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle en par poste. Ecrire à Dr R. H. KELNERS, Ltd., 681, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871.

TEL. BELL EST 846.

Dr Jos. Versailles, L. D. S.
CHIRURGIEN-DENTISTE
No 393, rue Rachel
COIN ST-DENIS
MONTREAL

Heures de consultations : 8 A. M. à 8 P. M.

GRATIS

Aux personnes qui envoient 2 douzaines de plumes en verre à 10c. chacune. Ces merveilleuses plumes de nos d'écritures ont un seul morceau avec plume de couleur et pointe cannelée. Elles sont aussi légères qu'une plume ne s'usent jamais, écrivent une page sans que vous soyez obligé de tremper la plume une seule fois. Ecrivez et nous vous enverrons les plumes par la poste. Quand vous les aurez vendus, envoyez nous l'argent et nous vous expédierons par la poste, ce splendide et utile cadeau avec boîte et embouchure complètement nickelée. 10 cifs de solo, 2 cifs de basse, 3 octaves complètes. Facile à apprendre, pas besoin de professeur, sont doux et pulvérisent. **OLEDO PEN COMPANY**, Boite 234 Toronto, Ontario.

A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée—donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX : 25c.

IL FAUT DORMOL !!!

J-A-DUMAS

Photographe

112 Rue Vitre
Coin St-Laurent
MONTREAL.

LES REPROUVES

PREMIERE PARTIE

—Et vous l'aurez, monsieur, répondit M. Salomons avec vivacité.

—Très-bien alors ; nous nous entendons maintenant, je crois, et il n'est pas nécessaire que je reste ici plus longtemps. Vous m'achèterez quatre-vingt mille livres de diamants ou à peu près, à la vente de demain. Venez me voir à l'hôtel de Clarendon quand la vente sera finie, et je vous donnerai un cheque pour votre commission. Je pourrai revenir ici le lendemain pour payer ma marchandise et l'emporter avec moi.

—Il vous faudra faire monter les diamants, monsieur, dit M. Salomons.

—Je songerai à cela plus tard, répondit le banquier avec un peu de hauteur ; pour le moment, il s'agit de les acheter. Bonjour."

Il laissa le marchand de diamants stupéfait de son sang-froid, et retourna vers son cab qui l'avait attendu tout le temps.

Il allait y monter lorsqu'une main le toucha légèrement à l'épaule ; et en se retournant brusquement, et avec colère, il reconnut Herr von Volterchoker.

Mais Herr von Volterchoker n'était plus du tout l'étranger mal vêtu, qui avait assisté au mariage de Philippe Jocelyn et de Laure Dunbar dans l'église de Lisford. Herr von Volterchoker, ainsi que le phénix, avait su renaitre des cendres de ses habits.

Le collet en poil de chien avait disparu, les bottes éculées avaient été échangées contre des bottes Wellington solides et imperméables, le chapeau sans bords avait été remplacé par un magnifique feutre à larges bords et recourbé sur les côtés. Herr von Volterchoker était positivement splendide. Il était aussi enveloppé que jamais ; mais son enveloppe était maintenant brillante, pour ne pas dire voyante ; son gros pardessus épais était d'un vert olive sombre, et le collet, relevé jusqu'à ses oreilles, était garni d'une fourrure brune et luisante qui, aux yeux de la populace confiante, passe pour une imitation de fourrure de Russie.

En dessous de ce collet en fourrure le clown portait un cache-nez façon châle de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, au milieu duquel son nez resplendissait moins que de coutume à cause du contraste très-marqué. Herr von Volterchoker avait un très-gros cigare à la bouche et une très-grosse canne à la main et les gens paisibles se retournaient pour le regarder tandis qu'il était dans la rue à causer avec Henri Dunbar.

Le banquier tressaillit sous l'attouchement de sa connaissance indienne.

—Que voulez-vous de moi, demanda-t-il d'un ton bas et colère, pourquoi me suivez-vous pour m'espionner et m'arrêtez-vous en pleine rue ? N'ai-je pas assez fait pour vous ? N'êtes-vous pas content de ce que j'ai fait ?

—Si, cher ami, répondit le clown, très-content, plus que content pour le moment. Mais vos faveurs futures, comme disent ces vils coquins les bouchers et les boulangers, vous sont respectueusement demandées par ceux qui vous sont dévoués. Laissez-moi monter dans le cab avec vous, monsieur Henri Dunbar. Vous me ramènerez à la casa et vous me ferez servir un bon petit déjeuner confortable. Je n'ai pas perdu mon faible d'aristocrate pour sept services et une élégante succession de vins pétillants bien que j'aie su ce que c'était que pas dîner. *Nante dissare, nante majart*, comme nous disons dans les classiques et je traduis "pas de crédit chez le boucher et le boulangier".

—Au nom du ciel cessez de me parler cet abominable argot, dit Henri Dunbar avec impatience.

—Cela vous ennuie, cher ami, eh ? J'ai cependant connu un temps où... mais n'importe "que ce qui est cassé reste cassé" comme dit le poète, ce qui est une élégante manière de dire : "que le passé soit passé". Ainsi donc vous avez acheté des diamants, cher ami ?

—Qui vous l'a dit ?

—Vous-même en sortant de la salle de vente de Parrith & Cie. Je lisais le catalogue à la porte.

—Et vous épiez mes actions.

—Pas du tout, cher ami ; ce n'est été qu'une coïncidence, je vous assure. Je suis allé à la banque hier, j'ai encaissé mes chèques, demandé votre adresse et ce matin je me suis rendu à l'hôtel Clarendon ou l'on m'a dit que vous sortiez à l'instant. J'ai regardé dans Albemarle-Street et je vous ai vus monter dans un cab ; moi j'en ai pris un autre... qui allait plus vite que le vôtre... et je suis venu derrière vous dans Gresham-Street.

—Vous m'avez suivi, dit Henri Dunbar avec amertume.

—N'appellez pas cela suivre, parce que c'est un vilain mot. Un accident m'a amené dans la Cité juste au moment où vous y veniez. Si vous voulez chercher querelle à quelqu'un, cherchez querelle au hasard et pas à moi."

Henri Dunbar se détourna avec un geste de mauvaise humeur. Son ami le regarda avec ce même sourire malicieux qui était apparu sur sa figure sous le porche éclairé de Maudeley-Abbev. Herr von Volterchoker ressemblait à un Méphistophélès à l'esprit vulgaire, il n'y avait pas même en lui "la divinité de l'enfer."

—Ainsi donc vous avez acheté des diamants, répéta-t-il tout à coup après un temps d'arrêt considérable.

—Oui, j'en ai acheté pour un collier destiné à ma fille.

—Vous l'aimez tant votre fille, dit le clown avec un ricanement.

—Il est nécessaire que je lui fasse un cadeau.

—Précisément, et vous ne voulez pas même confier l'affaire à un bijoutier, vous tenez à vous en charger vous-même.

—Parce que cela me coûtera moins cher que chez le bijoutier.

—(Oh ! sans doute, répondit Herr von Volterchoker, le motif est clair comme le jour."

Il garda le silence pendant quelques minutes, puis il posa lourdement sa main sur l'épaule de son compagnon, rapprocha ses lèvres de l'oreille du banquier et lui dit à voix haute, car il ne lui était pas facile de se faire entendre à cause du bruit des roues du cab.

—Henri Dunbar, vous êtes un gaillard très-habile et je suppose que vous vous croyez bien plus fin que moi, mais morbleu, si vous voulez me jouer quelque tour, vous verrez que vous avez tort. Il faut que vous m'assuriez une rente. Comprenez-vous ? Avant d'aller à droite ou à gauche ou de penser que vous êtes votre maître il faut m'assurer une rente."

Le banquier fit lâcher prise à son compagnon et se tourna vers lui, pâle, sévère et le regard plein de défi.

—Prenez garde, Philippe Vallance, dit-il, prenez garde à vos menaces. J'aurais cru que vous me connaissiez depuis longtemps et que vous seriez assez avisé pour brider votre langue avec moi. Quant à ce que vous me demandez, je le ferai ou non, suivant que je le jugerai convenable. Si je le fais, je choisirai mon heure et non la vôtre.

—Vous n'avez donc pas peur de moi ? demanda l'autre se reculant un peu et parlant d'un ton radouci.

—Non.

—Vous avez beaucoup d'audace.

—Peut-être bien. Vous souvient-il de la vieille histoire à propos de ces gens qui avaient une poule aux œufs d'or. Ils étaient avides et dans leur stupide avarice ils tuèrent la poule. Mais leur exemple n'a pas été transmis à la postérité comme un exemple de sagesse. Non, Vallance, je n'ai pas peur de vous."

M. Vallance se renversa dans le cab, rongé avec ses ongles avec fureur et songeant. Il avait l'air de chercher une réponse aux paroles de M. Dunbar ; mais s'il en était ainsi, il ne put y parvenir car il garda le silence durant tout le restant du trajet et quand il descendit du véhicule devant la porte de l'hôtel Clarendon, ses manières avaient une ressemblance assez peu dignes avec celles d'un roquet qui porte la queue entre les jambes.

—Bonjour, monsieur Vernon, dit le banquier avec indifférence pendant qu'un valet à livrée ouvrait la porte de l'hôtel, j'ai fort à faire pendant les quelques jours que je passerai probablement encore à Londres et je ne pourrai me permettre le plaisir de votre société."

Le clown fut stupéfié en se voyant congédier si froidement.

—Oh ! murmura-t-il vaguement, c'est ainsi que vous le prenez. Bien, évidemment, vous savez ce que vous avez de mieux à faire... ainsi donc bonjour."

La porte se referma sur Herr von Volterchoker tandis qu'il regardait encore tout droit devant lui sans pouvoir se faire une idée exacte de sa position. Mais il remonta plus haut encore son châle cachemire, tira un porte-cigare en maroquin écarlate, alluma un autre gros cigare, puis descendit tranquillement West-End Street, les sourcils contractés sous l'empire d'une forte préoccupation d'esprit.

—Froid, murmura-t-il les lèvres serrées, très froid pour ne pas dire plus, certains gens diraient même audacieux. Mais l'histoire de la poule aux œufs d'or est une des simples leçons de l'enfance dont on se souvient toute la vie. Et dire que le gouvernement de ce pays a eu l'infamie d'offrir une misérable centaine de livres pour la découverte d'un grand crime. Si les criminels sont en liberté c'est la mesquinerie de la législature qui en est responsable. Je ne sais pas si le comte de Haughton ne me vaudra pas en somme plus d'argent que Henri Dunbar."

XLI

A LA RECHERCHE DU PASSE

Herr von Volterchoker prit un cab dans Piccadilly et ordonna au cocher de le mener dans l'un des plus sombres recoins de Lambeth. La voiture traversa le pont de Westminster et entra sous une arche du chemin de fer dans Westminster-Road, tout près de l'endroit où s'élève maintenant Canterbury-Hall.

Il y avait aussi, entre parenthèse un public-house et une salle de concert, mais cette construction ne ressemblait en rien à l'édifice magnifique que M. Morton a depuis fait bâtir pour les citoyens du sud.

Le clown arrêta le cab et descendit sous l'arche. Il paya le cocher, le renvoya, puis il s'éloigna d'un pas rapide. Au bout d'un moment il arriva à un tournant et il pénétra dans une étroite petite rue obscure et plus sale que celle qu'il venait de quitter.

Quelques enfants réunis en un groupe jouaient sur le seuil d'une porte devant une misérable petite boutique de marchand de chandelles dans laquelle l'atmosphère était horriblement nauséabonde par suite du mélange d'odeurs exhalées par des harengs rouges, du savon jaune, du fromage et du tabac.

Herr von Volterchoker poussa du pied à droite et à gauche la population juvénile avec autant de sans-façon que s'il eût eu affaire à un tas de pourceaux... hélas ! quand donc les enfants des pauvres seront-ils aussi bien soignés que les cochons des riches ?... et il entra dans la boutique. Il ne fit aucune attention à la

Propriétaire de l'établissement, ni aux matrones en pantoufles ou aux enfants déjà grands qui entouraient le comptoir. Il poursuivit sa route à travers un étroit passage entre un tas de bois à brûler et un tonneau de mélasse et ouvrit une petite porte.

Derrière cette porte était un corridor d'un mètre carré et un escalier si étroit que les deux murs étaient noirs et gras à force d'être frottés par les épaules des gens qui le montaient ou le descendaient. En outre il était si peu aéré et si bas que le visiteur, qui n'en avait pas l'habitude, était atteint d'asphyxie momentanée et ne respirait que lorsqu'il se trouvait dans un endroit plus sain.

L'endroit plus sain ne l'était que comparativement, car la chambre dans laquelle entra Herr von Volterchoker était obscurcie par un brouillard épais qui pénétrait du dehors, et pleine de la buée que dégageait une cuve de lessive posée sur un banc auprès de la fenêtre.

Quelques chemises de couleurs se balançaient toutes mouillées encore à une corde en mauvais état tendu diagonalement dans la chambre. Elles ressemblaient quelque peu à des bannières suspendues au toit d'une chapelle et elles étaient tout aussi détériorées.

Une femme se tenait debout devant la cuve et plongeait ses bras nus dans l'eau de lessive toute sale. Un enfant était au coin du feu, non pas dans la position normale de l'humanité, mais au contraire les pieds en l'air et le corps supporté par ses pauvres petites mains.

La femme se retourna et l'enfant retomba par un soubresaut très agile dans la position naturelle aussitôt que le pas de Herr von Volterchoker fit craquer le parquet sans tapis.

La femme était une matrone de quarante ans environ, malpropre et usée par la fatigue. L'enfant était pâle et maigre, mais il était très joli et avait quelque ressemblance avec la figure hautaine de son père Philippe, comte de Haughton.

Il courut avec empressement au-devant du clown, mais il s'arrêta à moitié chemin, étonné de la transformation opérée dans l'extérieur de Herr von Volterchoker.

— Comme vous êtes bien habillé, mon oncle, dit-il, vous avez tout à fait l'air d'un gentleman. Mais parlez-moi de papa, je vous en prie.

— Que te dirai-je de lui, répondit le clown d'un ton bourru, sinon ce que je t'ai déjà dit. Il est allé en Amérique et il ne reviendra que lorsqu'il aura fait une grande fortune, et cela demande du temps... Tu le reverras quand tu seras un homme, et ce que tu as de mieux à faire c'est d'être bien sage et d'obéir à ton oncle.

L'enfant regarda avec pénétration la figure du clown.

— Je ne crois pas que vous soyez mon oncle, dit-il, papa ne l'a jamais dit.

— Ton papa avait des aspirations un peu trop élevées, répondit sèchement Herr von Volterchoker, et il dédaignait ses parents pauvres. Néanmoins, que le passé soit bien passé, je veux oublier et pardonner. Es-tu heureux avec mistress Beppo, maître Georges ?

— Heureux ! répéta l'enfant, non, je ne l'ai jamais été depuis que papa a disparu, et je ne puis l'être sans lui ; je l'aimais tant, je l'aimais si tendrement que ce fut bien cruel de sa part de m'éloigner cette nuit... cette nuit où je fus bâillonné par vous à l'aide de votre mouchoir et renvoyé avec Beppo et le singe.

— Fadaïses que tout cela, s'écria Herr von Volterchoker avec violence ; a-t-on jamais entendu causer de la sorte une pareille jeune vermine ? Ecoute ici, Georges, ajouta le clown s'asseyant sur la seule chaise en bon état et prenant l'enfant entre ses genoux : ce qui a été fait cette nuit-là l'a été pour ton bien ainsi que tout ce qui a suivi depuis, et si tes amis ne t'aimaient pas ils n'auraient pas agi ainsi. De la gaieté donc, mon petit garçon. Sois sage et fais bien attention à ce que te dit ton oncle affectionné. Les choses ont bien tourné pour moi, et au lieu de te laisser ici avec Beppo à apprendre la dislocation pour aller plus tard en tournée avec l'orgue et le singe, je suis à moitié décidé à t'envoyer dans une bonne pension confor-

table... à vingt livres par an tout compris et pas de vacances. Cela te plaît-il, maître Georges ?

L'enfant hésita et regarda la femme penchée sur la cuve à lessive.

— Mistress Beppo était très bonne pour moi, dit-il gentiment.

La femme se retourna et sourit à l'enfant.

— Oh ! pour sûr j'ai fait de mon mieux, *Jerry*, mon chéri, dit-elle, mais le mieux n'est pas grand-chose dans un endroit où les bonbons coûtent vingt-huit sous la livre. Pourtant je n'ai jamais vu de créature plus contente. Aussi je me dis souvent qu'il est une petite fête sous une forme d'enfant et pas du tout un garçon.

Herr von Volterchoker regarda avec un peu de mépris l'enthousiaste Irlandaise.

— Occupez-vous de votre lessive, Peggy, dit-il, j'ai à parler au petit.

— Bien, bien ! puisque la chance a souri à Votre Honneur, vous pouvez nous donner une bagatelle pour boire à votre santé, dit l'Irlandaise d'un ton insinuant.

Herr von Volterchoker prit un souverain dans sa poche et le jeta sur la petite table.

— Je suppose que cela vous contentera, Peggy, dit-il.

— Oh, oh, s'écria la femme, certainement Votre Honneur est un prince ce matin. Je n'avais rien vu de pareil depuis le jour où je m'oubliai, moi et ma famille, au point d'épouser un pauvre malheureux joueur d'orgue. Ce n'est pas que Beppo ne vaille pas mieux que beaucoup d'autres et que j'aie à me plaindre de lui. Mais vous n'allez pas emmener l'enfant, n'est-ce pas ? Ce peu d'argent que vous nous donnez arrive bien à point, et certainement la petite créature est si gentille et si mignonne, qu'il faudrait avoir un cœur plus dur que la pierre pour ne pas s'y attacher.

— Tenez votre langue, Peggy, s'écria le clown avec impatience, je n'emmènerai pas l'enfant de sitôt, mais je le conduis à la promenade avec moi cette après-midi. Veux-tu venir, Georges ?

— Oui, oncle, il fait beau dehors, et c'est si noir et si triste ici. Mais je vous aime, mistress Beppo, ajouta l'enfant en souriant à sa protectrice irlandaise, et je suis toujours heureux avec vous, parce que vous êtes bien meilleure que ne l'était maman.

Il mit une petite casquette en drap râpé et se déclara prêt à accompagner Herr von Volterchoker, mais l'Irlandaise quitta sa cuve et passa un mouchoir de laine autour du cou de l'enfant. Ensuite elle l'embrassa tendrement et le confia au clown.

— Vous le ramènerez ce soir, dit-elle à Herr von Volterchoker.

— Oui, probablement, répondit le clown, mais il ne faut pas vous effrayer si je ne reviens pas.

Il prit l'enfant par la main, et avant que l'Irlandaise eût trouvé quelque chose à dire, il était déjà engagé dans l'escalier étroit.

— Et maintenant, Georges, dit-il aussitôt qu'ils furent sortis de la boutique, il faut que tu me dises où tu habitais avant l'époque où tu vins un soir avec ton père à la lande du Putney.

— Nous habitions dans un endroit resserré, peuplé et sale comme celui-ci, répondit l'enfant.

— Tu ne sais pas le nom de cet endroit ?

— Non.

— Et avant de venir là, où viviez-vous ?

— Avec grand-papa.

— Ah ! sans doute, vous viviez avec grand-papa, mais où.

— Dans une rue qui était sombre et étroite, mais pas très sale, et où les enfants avaient des souliers et des bas. A notre dernier domicile, ils couraient nus pieds ou bien ils avaient d'affreuses chaussures par lesquelles passaient leurs doigts de pied. Je me rappelle très bien la maison de grand-papa. Elle était près de la Tamise et à côté du gros bâtiment à vitaine mine que papa disait être une prison pour les hommes méchants. Il y avait aussi dans le voisinage une grande église... bien plus grande que toutes les autres églises du monde... et une grande maison qui

n'était pas entièrement construite et où on mettait des fanaux la nuit.

Herr von Volterchoker réfléchit quelques instants.

— Une prison, murmura-t-il, la Tamise et une grande église. Mais ce doit être, je pense, du côté de Milbank. Te souviens-tu, Georges, si l'endroit se nommait Westminster ?

— Oui, répondit l'enfant, je crois avoir entendu déjà ce nom-là.

— Crois-tu que tu pourrais retrouver la maison du grand papa, Georges, si on te menait tout près ?

— J'essayerais. Je reverrais grand-papa avec plaisir. Il était toujours bon pour moi.

— Très bien alors, reprit le clown, nous allons prendre une voiture et nous chercherons grand-papa.

Il prit l'enfant dans ses bras, appela un cab et dit au cocher de se diriger vers Milbank.

Il fit arrêter la voiture entre le Parlement et la prison, sortit du cab et le renvoya.

— Eh bien, Georges, te reconnais-tu ? demanda-t-il.

— Oui, oui, répondit l'enfant regardant autour de lui, voilà le fleuve, voilà la grosse église, c'était par ici qu'habitait grand-papa.

Il entraîna le clown vers une rue étroite située au delà de l'artère principale. C'était une petite rue paisible où il y avait de modestes boutiques et de vieilles maisons bâties à l'antique d'un aspect assez délabré.

L'enfant fit parcourir à son compagnon la moitié de cette rue et s'arrêta tout à coup devant la boutique d'un graveur et doreur sur la porte duquel était peint le nom de James Pickchove.

— Regardez, s'écria-t-il en montrant les cadres à tableaux, c'est ici la boutique du grand-papa, je me souviens des dorures dans la devanture.

Herr von Volterchoker ouvrit la porte vitrée et une sonnette retentit violemment pour annoncer l'entrée d'un chaland. Un petit vieillard avec un tablier de serge attaché à sa ceinture et les mains encore couvertes de petites parcelles d'or lamé sortit d'une arrière-boutique qui servait évidemment d'atelier.

Georges courut au-devant de lui et s'empara d'une de ses mains.

— C'est moi, grand-papa, cria-t-il, c'est moi. Vous me reconnaissez, n'est-ce pas, grand-papa. Vous reconnaissez Georges ?

Le vieillard poussa une exclamation de surprise et saisit ensuite l'enfant dans ses bras.

— Georges, s'écria-t-il, Georges, je ne croyais plus jamais te revoir. Où est Agathe ?... où est ta mère ?

L'enfant secoua la tête.

— Je ne sais pas, grand-papa, dit-il.

— Tu ne sais pas où est ta mère ?

— Non, nous l'avons quittée. Papa m'a emmené loin d'elle. Il y a longtemps, bien longtemps, à l'époque où il faisait chaud.

— Vous l'avez quittée, pourquoi ?

— Parce qu'elle était méchante... parce qu'elle me battait, grand-papa, répondit l'enfant à voix basse ; et aussi parce qu'elle sortait emportant mes habits et ceux de papa, et rentrait presque comme si elle eût été folle. J'avais peur d'elle, grand-papa, et papa était très malheureux avec elle ; aussi nous la quittâmes et nous fûmes très heureux jusqu'au moment où papa s'éloigna et me laissa avec mon oncle. Depuis lors, j'ai toujours vécu avec Beppo, mistress Beppo et le singe.

Le vieillard regardait son petit-fils avec une stupéfaction visible.

— Vous ne le comprenez pas, n'est-ce pas, monsieur ? dit Herr von Volterchoker ; je présume qu'il y a pas mal de temps que vous ne l'avez vu ?

— En effet, monsieur, répondit le vieillard ; il y a un an que je n'ai vu mon petit-fils, ma fille et mon gendre. Ils m'ont quitté à Noël dernier parce que, à vous parler franchement, je fus forcé de les mettre à la porte, pour ainsi dire. Jocelyn n'avait pas un sou à son service. Il ne pouvait donc pas me payer le loyer de son logement, et moi je ne pouvais pas me passer de cet argent. Je suis pauvre, monsieur, et il faut que je travaille beaucoup pour faire face à mes affaires. Ils partirent donc et je n'ai jamais su où ils allèrent,

car Jocelyn était très fier. La pauvreté semblait l'affecter, et, de manière ou d'autre, il était très réservé et très arrogant. Quand à ma malheureuse fille, je suis fâché d'avouer qu'elle avait commencé à boire à cette époque, et qu'elle ne songeait pas beaucoup à ce qu'elle deviendrait. La faute n'est pas tout à elle, monsieur ; car, si elle avait eu un autre mari, elle aurait pu être une autre femme. Je les laissai partir et c'est aujourd'hui la première fois que j'entends parler d'eux. Mais je suppose que vous êtes au courant de leurs affaires, monsieur ?

Herr von Volterchoker secoua la tête.

— Non, dit-il, je les connais très peu.

— Vous savez bien où est ma pauvre Agathe ?

— Non ; je sais seulement que votre gendre, Philippe Jocelyn, a disparu l'été dernier en laissant cet enfant à ma charge.

— Disparu ! mais comment et où ?

Le clown réfléchit un moment avant de répondre à cette question.

— C'était dans le voisinage de Manchester, dit-il ensuite ; votre gendre peignait des décors pour une troupe d'acteurs, une troupe nomade dont je faisais partie, et un soir, après que la représentation fut finie il me dit qu'il partait en me demandant d'avoir soin de l'enfant jusqu'à ce qu'il revint ou qu'il réclamât son fils. J'ai le cœur un peu tendre à l'endroit des enfants, et je n'eus pas le courage de dire non. Je me chargeai donc de l'enfant, et, depuis lors, j'ai fait pour lui tout ce que j'ai pu. N'est-ce pas, Georges ?

— Oui, mon oncle.

— L'enfant m'appelle son oncle, s'écria Herr von Volterchoker, c'est par affection. J'ai fait de mon mieux pour lui par amitié pour son père, et, comme les choses ont bien tourné en ce qui me concerne, je pourrai faire plus encore dorénavant, monsieur Pickchove ; mais je désire causer un moment avec vous, afin de bien savoir comment je dois agir avant d'aller plus loin.

— Sans doute, sans doute, répondit le vieillard ; rien de mieux que cela. Toutes les informations que je suis à même de vous donner, je les tiens à votre disposition. Mais je voudrais que vous m'eussiez apporté quelques nouvelles de ma fille, je voudrais que vous pussiez me fournir quelques renseignements sur elle.

Herr von Volterchoker secoua la tête.

— Je regrette de ne pouvoir le faire, dit-il.

Il était décidé à garder le secret de la mort d'Agathe Jocelyn.

Ce secret pouvait lui rapporter une très forte somme d'argent, s'il savait s'en servir habilement.

— Voulez-vous monter au premier, monsieur, dit M. Pickchove, nous serons beaucoup plus à notre aise pour causer qu'ici dans cette boutique. Ce n'est pas que je craigne d'être dérangé par les chalands, monsieur ; le commerce ne va pas maintenant, monsieur ; il ne va pas du tout. Mais la boutique est froide et vous serez peut-être assez bon pour venir là-haut.

Il ouvrit la porte et conduisit son visiteur, ainsi que l'enfant, vers un escalier étroit qui aboutissait à un petit salon convenable, dont les vieilles fenêtres à l'antique donnaient sur la rue. Il y avait des bancs en chêne disposés dans ces fenêtres, et, sur l'un d'eux, était assise une jeune fille qui tournait le dos à la porte. Elle se retourna en entendant le pas des hommes retentir dans la chambre. Il faisait tout à fait sombre ; mais, au moment où la jeune fille détourna la tête, la lueur du foyer éclaira en plein sa figure, et le clown vit qu'elle était le portrait vivant de la femme noyée qu'il avait examinée dans l'auberge de Lisford.

Herr von Volterchoker eut beaucoup de peine à retenir un cri de surprise en apercevant cette merveilleuse ressemblance entre la vivante et la morte ; mais il se domina assez à temps. Il avait déclaré qu'il ne connaissait pas du tout Agathe Jocelyn, il fallait donc qu'il cachât l'étonnement que lui causait la ressemblance des deux sœurs.

— Je suppose que cette jeune dame est votre fille, monsieur Pickchove, dit-il d'un ton d'indifférence.

— Oui, répondit le vieillard, c'est Suzanne, ma plus jeune fille. Elle a trois ans de moins qu'Agathe.

Suzanne Pickchove reconnut son petit neveu et le prit dans ses bras. Elle emporta l'enfant à la fenêtre et l'assit sur ses genoux. Ils causèrent à voix basse tandis que Herr von Volterchoker et M. Pickchove s'asseyaient à une petite table auprès du feu. La chambre n'était éclairée que par la lueur vacillante du foyer et la faible crépuscule, dont la clarté diminuait de plus en plus dans l'étroite rue.

— Maintenant, pour aborder sans retard la question, monsieur Pickchove, dit le clown, il faut que je vous déclare que la face de mes affaires a changé un peu depuis que nous nous sommes séparés, Philippe Jocelyn et moi. Je suis heureux de dire que je suis en ce moment très à mon aise, et je me dispose à adopter votre petit-fils. C'est là la première question à discuter. Vous n'y voyez pas d'empêchement, je suppose ?

— Oh ! non, monsieur, répondit le vieillard avec empressement ; je suis très content que le pauvre enfant ait trouvé un ami. Je ne suis qu'un ouvrier et j'ai autour de moi plus de bouches à nourrir que je ne puis dans la situation actuelle.

— Très bien. Alors c'est convenu. Voyons maintenant la question numéro deux. J'enverrai l'enfant à une bonne école, je le ferai élever en gentleman et je m'arrangerai pour qu'il débute plus tard dans la vie comme un gentleman. Mais, pour cela faire, il faut que je puisse prouver son identité. Il me faudra contenter le monde quand le monde me questionnera au sujet de l'enfant. Me comprenez-vous ?

— Pas tout à fait, murmura M. Pickchove ; j'avoue que je suis très bête, mais je ne comprends pas...

Vous ne comprenez pas quelle est mon intention. Je vais m'expliquer plus clairement alors, mon cher monsieur. Je veux que vous me donniez tous les papiers que vous pouvez avoir, afin que je puisse prouver plus tard l'identité de l'enfant. Le certificat de mariage de sa mère, par exemple. Je suppose qu'en père prudent vous l'avez gardé par devers vous, eh ?

Herr von Volterchoker regarda le vieillard avec anxiété ; mais M. Pickchove secoua la tête en donnant à sa physionomie une expression de désolation.

— Non, je ne l'ai pas gardé, dit-il, je sais bien que c'eût été prudent de conserver ce certificat, mais je ne l'ai pas fait. Je crois qu'Agathe l'avait elle-même Mais, s'il en est ainsi, il doit être dans la maison ; car elle a laissé ici un pupitre avec un tas de papiers. Suzanne, sais-tu ce qu'est devenu le vieux pupitre d'Agathe ?

— Il est là-haut dans ma chambre, père, répondit la jeune fille.

— Alors va le chercher, dit M. Pickchove ; si le certificat y est vous l'aurez, monsieur. Il ne me sert à rien. Ce mariage ne m'a occasionné que des désagréments.

— Vous ne savez rien de l'histoire de Philippe Jocelyn avant son mariage ?

— Je sais seulement qu'il vint chez moi comme locataire et qu'il s'endetta. Ensuite, ma fille aînée devint amoureuse de sa jolie figure. Il était gentleman de naissance, nous disait-il ; mais il n'avait d'autre argent que celui qu'il gagnait en travaillant, et il ne paraissait pas devoir jamais faire d'héritage. Voilà tout ce que j'ai su de son histoire.

Herr von Volterchoker sourit à cette réponse de M. Pickchove. Ces gens-là ignoraient complètement le rang de Philippe Jocelyn. C'étaient de pauvres ouvriers ayant de la peine à gagner leur pain quotidien, et il n'était pas probable qu'ils eussent envie d'aller consulter le livre de la noblesse, où ils auraient pu voir les noms des Jocelyns, comtes de Haughton et barons de Davenant.

Suzanne Pickchove reparut en ce moment dans la chambre, rapportant un pupitre en acajou tout délabré. Elle le plaça sur la table, prit une chandelle sur la cheminée, l'alluma et la mit devant son père.

Le vieillard ouvrit le pupitre, dont la serrure était brisée depuis longtemps, et fouilla dans un tas de lettres et de papiers qui s'y trouvaient pêle-mêle. Il chercha très longtemps, si longtemps même, que le clown perdit patience et lui demanda permission de l'aider.

M. Pickchove le lui permit, et, en moins de cinq minutes, Herr von Volterchoker réussit à trouver le document dont il avait besoin : l'extrait du mariage de Philippe Jocelyn avec Agathe Pickchove.

Le clown le plaça et le mit dans sa poche sans en demander l'autorisation.

— Maintenant, dit-il, il me faut l'extrait de naissance et de baptême de l'enfant.

M. Pickchove n'avait ni l'un ni l'autre de ces papiers à donner au visiteur, mais il l'adressa à la mairie où l'enfant avait été inscrit et lui dit le nom de l'église où on l'avait baptisé.

— C'est tout ce que je veux, dit Herr von Volterchoker ; allons, Georges, partons. Viens mon garçon.

— Ne vais-je pas rester avec grand-papa ?

— Non, Georges : nous retournons chez mistress Beppo et puis tu iras dans une école où tu apprendras à devenir un gentleman.

— Mais vous le laisserez de temps en temps venir chez son pauvre grand-père, n'est-ce pas, monsieur ? dit le vieillard.

— Sans doute, monsieur Pickchove, toutes les fois que cela vous plaira de l'avoir. Je vous écrirai pour indiquer la pension où je le mettrai.

— Merci, monsieur ; et si jamais vous apprenez quelque chose sur le compte de ma pauvre fille...

— Ce n'est pas probable, répondit le clown. Bonsoir. Votre fille ressemble-t-elle à sa sœur ? demanda-t-il pendant que Suzanne Pickchove prenait la chandelle pour le reconduire.

— Tout-à-fait, monsieur. Elles se ressemblent comme deux gouttes d'eau. La figure de Suzanne est un peu plus longue que celle d'Agathe et ses cheveux ne sont pas aussi noirs : voilà toute la différence qu'il y a entre elles.

Herr von Volterchoker ramena directement l'enfant à la petite boutique du marchand de chandelles, et le remit entre les mains de l'Irlandaise. Ensuite, il prit un cab et se fit conduire à un bon hôtel de commerce dans le Borough. Là, il demanda pour son souper une tranche de bœuf et une bouteille de bon sherry, et passa le reste de la soirée à lire le journal et à songer aux affaires de la journée.

Le lendemain, il fut sur pied de bonne heure. Il se rendit à la mairie de Westminster aussitôt que les bureaux furent ouverts, et se fit délivrer une copie légalisée de l'extrait de naissance de Georges Jocelyn. Il s'y prit de la même façon pour l'extrait de baptême ; puis il revint à son hôtel, où il prépara son portemanteau avant de quitter Londres.

— Il faut que je retourne à Liford sous peine de perdre le cottage, se dit-il ; je me demande ce que Henri Dunbar et lord Haughton vont penser de leur voisin ? Ce serait un peu drôle si je ne parvenais pas à vivre agréablement entre les deux. Je crois, qu'en somme, Philippe Jocelyn sera le plus productif des deux. L'autre est un homme de fer.

XLII

DEPART

M. Dunbar était assis seul à la table, où son dîner était servi dans l'un des meilleurs appartements de l'hôtel Clarendon, quand on lui apporta la carte de M. Salomons. C'était un mercredi soir et environ vers sept heures.

— Faites entrer ce monsieur dans la pièce voisine, je vais le retrouver immédiatement, dit le banquier.

Et il repoussa son plateau, et quitta son siège en disant ces mots.

— Faut-il mettre ce faisan au chaud, monsieur ? demanda l'homme qui le servait.

— Non, je ne mangerai plus.

Henri Dunbar passa dans la chambre voisine où il trouva M. Salomons devant la cheminée et chauffant ses mains gantées au feu.

— Hé bien ! monsieur Salomons ? dit le banquier d'une façon interrogative.

—Hé bien ! monsieur, je crois que nous avons assez bien réussi, répondit M. Salomons.

—Dans quelles proportions ?

—Dans les environs de soixante-quinze mille huit cents livres, monsieur, environ deux millions.

—Très bien, et vous pensez que vous avez la véritable valeur de votre argent ?

—Je ne voudrais pas parier que vous ne trouverez pas quatre-vingt-dix mille livres des pierres que je vous ai achetées pour soixante-quinze si jamais vous aviez besoin de les réaliser, monsieur Dunbar, répondit le marchand de diamants.

—Ce n'est pas vraisemblable, répondit froidement Henri Dunbar, mais il vaut tout autant savoir qu'on a fait une bonne affaire. Je suppose que vous pourrez m'attendre demain à Gresham-Street et conclure cette affaire ?

—Certainement, monsieur."

Le lendemain, à une heure, M. Salomons retrouvait le banquier dans une des salles de vente de Gresham-Street. Henri Dunbar n'était pas seul. Il s'était arrêté dans Saint-Botolph-Lane, et avait prié M. Balderby de se rendre avec lui à la salle des ventes pour examiner les diamants qu'il avait achetés pour sa fille.

Le jeune associé ouvrit de grands yeux quand on étala les diamants devant lui, et déclara que la générosité de son doyen était quelque chose de plus que princière.

Mais peut-être M. Balderby ne se sentit-il pas aussi complètement ravi une demi-heure environ après, quand un des directeurs de l'hôtel des ventes l'accompagna dans Saint-Botolph-Lane d'où il sortait, peu d'instants après, emportant avec lui soixante-quinze mille huit cents livres en billets de la banque d'Angleterre et en espèces.

Henri Dunbar s'éloignait de Gresham-Street, son habit boutonné serré sur sa poitrine, et avec environ quatre-vingt mille livres de valeurs cachées dans les poches intérieures de son habit. Il ne se rendit pas directement à l'hôtel Clarendon, mais poussa du côté de l'est, vers Whitechapel-Road, où il s'arrêta, un moment après, devant la boutique d'un corroyeur de fort médiocre apparence.

Il entra et choisit deux peaux de chamois très épaisses et très fortes. Dans une autre boutique, il acheta quelques grandes aiguilles, une demi-douzaine d'échevaux de gros fil ciré, une paire de grands ciseaux, une grosse boucle en acier et un dé de tailleur. Quand il eut fini ces achats, il fit signe au premier cabide et retourna à son hôtel.

Il dina, but les trois quarts d'une bouteille de bourgogne, puis demanda une tasse de thé très-fort, et donna ordre qu'on le lui apportât dans son cabinet de toilette. Il y avait toujours du feu dans sa chambre à coucher et dans son cabinet de toilette. Toutefois, ce soir-là il se retira de très bonne heure, renvoya les domestiques qui le servaient, et ferma à double tour la porte de l'antichambre, la seule qui communiquait avec le corridor de l'hôtel.

Il prit sa tasse de thé, se lava la tête dans de l'eau froide, et s'assit devant une table à écrire auprès du feu.

Il se débarrassa du buvard, de l'encrier et des papiers qui encombraient sa table, et tira de sa poche les objets, qu'il avait achetés dans l'après-midi. Il étala les peaux de chamois sur la table et les coupa en deux grandes bandes d'un pied de large.

Il prit la mesure de sa taille, puis commença à les coudre lentement et laborieusement ensemble.

Cette besogne n'était pas facile et demanda un assez long temps au banquier pour arriver à un résultat satisfaisant. Il était minuit quand il eut fini de piquer les deux morceaux ensemble et l'un des bouts de la double ceinture de chamois. Il laissa l'autre extrémité ouverte.

Quand il eut complété les deux côtés et le bout qu'il terminait, il tira quatre ou cinq petits sacs de toile de sa poche. Chacun de ces sacs était rempli de diamants non montés.

Un frisson de ravissement parcourut les veines du banquier, alors qu'il plongea ses doigts au milieu des pierreries étincelantes. Il prit à pleine main les dia-

mants et les faisait courir les uns après les autres, semblable à un ruisseau lumineux. Puis, très lentement et très soigneusement, il laissa glisser les diamants par l'extrémité ouverte dans la ceinture de peau de chamois.

Lorsqu'il en eut ainsi introduit quelques-uns dans la ceinture, il piqua le cuir dans les sacs différents, réparant tout le long de la ceinture les pierres précieuses qu'il venait d'y faire entrer. Ce travail dura si longtemps, qu'il était quatre heures du matin lorsqu'il eut fait glisser le dernier brillant dans la ceinture. Il poussa un long soupir de soulagement lorsqu'il jeta les débris de cuir sur le feu presque éteint du foyer, et les regarda se consumer lentement en cendres noires. Alors il cacha la ceinture de chamois sous son oreiller et se mit au lit.

Henri Dunbar retourna à Maudeley-Abbey par le train express le lendemain matin du jour où il avait terminé l'acquisition des diamants. Il portait la ceinture de peau de chamois serrée fortement autour de ses reins, de manière à défier les filous les plus émérites, alors même que cette honorable classe eût été informée des trésors que le banquier portait sur lui.

Il écrivit du comté de Warwick à l'un des bijoutiers le meilleur et le plus à la mode du West-End, et demanda qu'une personne parfaitement expérimentée dans cette matière lui fût envoyée à Maudeley-Abbey, munie des dessins et des modèles les plus nouveaux de bijoux en diamants, colliers, boucles d'oreilles, etc.

Mais quand l'employé du bijoutier arriva, deux ou trois jours après, M. Dunbar ne put trouver aucun modèle qui lui convint ; et cet homme s'en retourna à Londres sans avoir reçu aucune commande, et sans avoir même aperçu les diamants que le banquier avait achetés.

"Dites à votre patron que je garderai deux ou trois de ces modèles, dit M. Dunbar en choisissant les dessins tout en parlant ; et si après un mûr examen, je trouve que l'un d'eux puisse me plaire, j'en donnerai avis à votre maison ; sinon, je porterai les diamants à Paris et c'est là que je les ferai monter."

Le bijoutier se hasarda à parler de l'infériorité du travail des ouvriers parisiens, comparé à celui d'une maison de premier ordre d'Angleterre ; mais M. Dunbar ne condescendit même pas à donner quelque attention à la remarque du jeune homme.

"J'écrirai à votre patron en temps opportun, dit-il froidement ; bonjour."

M. Vernon, ou Herr von Volterchoker, était revenu à la *Rose et la Couronne* de Lisford. L'acte qui lui transférait la possession de Vert-Cottage avait été rapidement dressé, et il y établit son domicile. Sa maison se composait d'un vieil intendant, qui avait été au service de feu l'amiral, et d'un jeune domestique à tout faire qui était le neveu de l'intendant, et qui avait été également au service du dernier propriétaire du cottage.

M. Vernon était à même, de sa nouvelle demeure, de voir tout ce qui se passait dans les deux grandes maisons du voisinage, Maudeley-Abbey et Jocelyn's-Rock. Les paysans savent tout ce qui intéresse leurs voisins, et mistress Manders, la femme de charge, avait tous moyens de communication avec les deux châteaux, car elle avait une nièce qui était deuxième femme de chambre au service de Henri Dunbar, et un petit fils qui était palefrenier chez lord Haughton. Rien ne pouvait plaire davantage au nouvel habitant de Vert-Cottage, qui fut très promptement en excellents termes avec sa femme de charge.

C'est d'elle qu'il apprit que le commis d'un bijoutier était venu à Maudeley, et avait donné au millionnaire un portefeuille rempli de dessins.

~~~~~

**Ce remarquable feuilleton est commencé dans le No du 5 mai. On peut se procurer les numéros précédents en s'adressant à l'administration.**

## Primes à nos abonnés

Les anciens ou nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant dans le mois d'août 1900, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

Lisez attentivement et choisissez sans retard :

1.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

2.—LES BOSTONNAIS, par John Lespérance (roman historique illustré).

3.—FEMME OU SABRE, (*The trail of the sword*) par Gilbert Parker. Traduit de l'anglais par N. Levasseur, illustré. 1 vol. de 281 pages.

4.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland.

5.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par F.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.

6.—GUSTAVE OU UN HEROS CANADIEN, par A. Thomas.

7.—LES FLEURS DE LA POESIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 255 pages.

8.—PETIT DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.

9.—L'AIMABLE COMPAGNON nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de reparties spirituelles, d'historiettes amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

10.—NAPOLEON. Le général. Le consul. L'empereur. La campagne de France. La chute. L'île d'Elbe. Cent jours. Sainte-Hélène. Très beau volume, grand format, orné de 40 belles gravures. Couverture de luxe.

11.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Petite encyclopédie populaire de la vie pratique. Nous avons pu, grâce à nos échanges d'Europe, nous procurer un nombre limité de ce célèbre almanach qui est très volumineux, bien illustré, et qui mérite d'être conservé à raison des renseignements précieux qu'il renferme. Cette édition est complètement épuisée en France.

12.—PETIT PAROISSIEN ROMAIN. Nouvelle édition. Gravure en taille douce. 1 vol. de 359 pages avec encadrement rouge. Papier fin. Petits caractères. Couverture flexible en maroquin chagriné. Tranches dorées.

13.—PETIT PAROISSIEN DE LA JEUNESSE, contenant les tableaux de la messe et du chemin de la croix en riches gravures en plusieurs couleurs. Augmenté de prières et de cantiques. 1 vol. de 96 pages. Couverture en maroquin chagriné. Tranches dorées.

14.—UN CHAPELET en perles mordorées à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

15.—NOUVEAU PAROISSIEN ROMAIN, contenant la messe et les vêpres, augmenté des Evangiles de tous les dimanches, des prières durant la messe, du chemin de la croix, etc. avec une gravure en taille douce, 1 vol. de 314 pages, papier fin, gros caractère, couverture flexible en maroquin chagriné, tranches dorées.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.